VOLUME XIV. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 5 JANVIER 1927 NUMERO 31

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTÉ" ABONNEMENT: Canada ... Etats-Unis ... Europe ...

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publié par CANADIAN PUBLISHERS, LTD.
[illegible], avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

UNE COLLABORATION UTILE ENTRE QUEBEC ET GROUPES DE L'OUEST

Les chefs de la Survivance confèrent avec les principaux fonctionnaires du département de l'Instruction publique — Diner intime et échange de vues

Québec — M. Cyrille Delâge, surintendant de l'instruction publique de la province de Québec, dont le patriotisme pratique est bien connu, a bien voulu convoquer à ses bureaux une réunion des principaux fonctionnaires de son département et des chefs de la Survivance, afin d'étudier les moyens d'établir une collaboration utile entre le département de l'Instruction publique de Québec et les groupes de l'Ouest.

Cette réunion eut lieu le lundi 27 décembre. MM. Henri Lacerte, Raymond Denis, J.-A. Rioux et le R. P. U. Langlois, O.M.I., y représentaient l'Ouest.

Toutes les questions intéressant notre personnel enseignant y furent longuement et consciencieusement étudiées. Il ne nous appartient pas de faire un rapport du travail accompli et des solutions proposées, mais nous pouvons dire que cette sollicitude bienveillante du gouvernement de Québec, et plus spécialement du département de l'Instruction publique, cette chaude sympathie, qu'on sentait à chaque parole, a vivement touché nos délégués, qui sont repartis enchantés, avec la certitude qu'il y avait quelque chose de changé dans l'attitude de la province-mère à notre égard.

Diner intime

A l'issue de la réunion, on voulut bien offrir à nos délégués un diner tout intime, au cours duquel les bons vins et la cordialité vinrent mettre une gaieté franche et bien gauloise. En dehors des représentants de l'Ouest déjà cités, auxquels étaient venus se joindre M. S.-M. Jean, du département de l'Instruction publique de Régina, et M. Paul-E. Gingras, du Pacifique Canadien, on remarquait: MM. Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique; L. Bergeron, secrétaire de l'Instruction publique; B.-O. Filteau, assistant-secrétaire; C.-J. Magnan, inspecteur général du département et président de la Saint-Jean-Baptiste; C.-J. Simard, sous-secrétaire de la province; L.-A. Richard, sous-ministre de la colonisation; H. Laferté, député de Drummond et vice-président de l'Assemblée législative; E. Thériault, député de l'Islet; J.-N. Miller, ancien sous-ministre; Alph. Filteau, inspecteur; G.-E. Marquis, chef du bureau des statistiques; L.-P. Goulet, inspecteur; A.-L. Leclerc, ancien député, registraire; T. Verret, commissaire d'école de la ville de Québec et vice-président de la Saint-Jean-Baptiste.

M. Delâge avait promis qu'il n'y aurait pas de discours, pour ne pas fatiguer davantage les délégués de l'Ouest déjà fortement épuisés. Aussi porta-t-il très brièvement la santé des hôtes, pour ne pas manquer à ses promesses, dit-il.

M. E. Thériault

M. Henri Lacerte lui répondit tout aussi brièvement. Mais M. Thériault, le député de L'Islet, prétendit qu'on ne se rencontrait pas souvent et qu'il fallait profiter de l'occasion offerte pour se parler, se comprendre et aussi pour agir. Quand, dit-il, traversant les prairies de l'Ouest, je vois de riches villages, de magnifiques fermes, et qu'on me dit que ce riche héritage appartient maintenant à des étrangers, pendant que les miens se sont dispersés un peu partout, le rouge me monte au front et je me dis que nos chefs religieux et laïcs ont suivi une politique à courtes vues. Les Franco-Canadiens de l'Ouest font de magnifiques luttes et nous les admirons. Mais ce n'est pas suffisant, il faut les aider. C'est notre devoir. Des compliments et des discours ne changeront rien à la situation; il faut que nous posions des actes. Je ne veux pas dépeupler le Québec, mais les statistiques sont là qui nous prouvent que notre population s'en va. C'est cette blessure qu'il faut fermer. Que les délégués de l'Ouest parlent, qu'ils nous donnent des détails, qu'ils ne craignent pas de nous dire comment nous pouvons les aider.

On devine que ce discours fut particulièrement bien reçu par nos délégués, comme il le fut d'ailleurs par tous les assistants, tous sympathiques à notre cause.

M. Raymond Denis

M. Raymond Denis fut chargé de répondre à M. Thériault. Il fit un résumé de la question scolaire en Saskatchewan depuis la constitution de 1905. Il parla des luttes de 1918 et fit remarquer qu'elles avaient été provoquées dans l'Ouest par l'attitude de la province de Québec sur la conscription. Remarquez bien, dit M. Denis, que je ne prétends pas blâmer votre attitude; je veux seulement faire remarquer que les groupes français du Canada, qu'ils le veuillent ou non, sont solidaires les uns des autres, et que les gestes du Québec ont une répercussion profonde dans tout le pays.

Examinant la situation actuelle, M. Denis fait un résumé des sacrifices financiers que tous nos groupes doivent s'imposer chaque année pour soutenir leurs journaux et leurs organisations si nécessaires — sacrifices que le Québec ne connait pas parce que la lutte n'y existe pas. Nous ne mendions pas, poursuit M. Denis. Nous avons supporté seuls le poids de la bataille et nous le supporterons seuls encore; mais quand l'on nous demande: "Comment pouvons-nous vous aider?", il serait peut-être bon que l'on pense à ces sacrifices financiers consentis par nous et dont le Québec, sans s'en douter peut-être, bénéficie, parce que l'avenir de nos groupes intéresse le Québec directement, non seulement au point de vue national, mais encore au point de vue économique.

Un deuxième problème d'une très grande importance aussi pour nous, c'est le recrutement de notre personnel enseignant. Nous n'avons pas assez d'instituteurs dans l'Ouest et le Québec peut faire beaucoup pour nous aider. Mais un travail très intéressant a été fait le matin même sur cette question et l'orateur remercie sincèrement les officiers du département de l'Instruction publique pour leur initiative et leur chaude sympathie.

En plus de cela, poursuit M. Denis, il nous faut surtout du capital humain. Envoyez-nous des médecins qui, là-bas, réussissent très bien, et des fermiers ou des ouvriers de ferme. L'orateur illustre par des exemples les possibilités offertes par l'Ouest et suggère la fondation dans le Québec d'une compagnie de colonisation achetant des terres de l'Ouest pour y installer des colons trop pauvres pour s'établir avec leurs propres capitaux. Plusieurs autres races ont des compagnies financières de ce genre. Bien dirigées, elles constituent un excellent placement financier qui a la terre comme garantie, et ce serait en outre une magnifique opération nationale.

R. P. Langlois, O.M.I.

Le R. P. Langlois, O.M.I., qui prend ensuite la parole, attire l'attention sur le fait qu'il nous faut d'excellentes institutrices. Bien souvent les écoles sont éloignées des centres et des voisins; la situation des institutrices est difficile et il leur faut de la fermeté de caractère. Le prêtre ne peut pas visiter fréquemment les écoles éloignées et l'enseignement religieux reste absolument entre les mains de l'institutrice. Il nous faut donc un personnel de choix. L'orateur rappelle l'importance du journal. Nos journaux de l'Ouest, dit-il, indispensables au succès de la lutte, devraient avoir des agents allant recruter les abonnements, comme le font les autres journaux, et arriver ainsi à atteindre tout le monde; mais là aussi, nous nous heurtons à l'éternelle question financière.

Autres orateurs

M. J.-A. Rioux, de l'Alberta, dit que M. Denis a couvert tout le terrain et qu'il n'y a plus grand chose à ajouter. Il explique la situation scolaire de sa province et vante les avantages économiques de l'Alberta.

M. Henri Lacerte, en terminant, remercie le département de l'Instruction publique et voit dans les résultats très appréciables atteints le fruit des voyages de la Liaison et de la Survivance. Il explique d'une façon claire la situation scolaire au Manitoba et demande au Québec de ne pas prendre en mains les droits des minorités avant d'avoir pris leur avis pour savoir exactement ce qu'elles désirent elles-mêmes.

M. L.-A. Richard, le sous-ministre de la colonisation, qui, durant quelque temps, habita Battleford, en Saskatchewan, posa quelques questions sur l'organisation existante pour recueillir et diriger les colons à leur arrivée et sur l'aide financière que ceux-ci peuvent espérer obtenir. Il fut aussi question de la formation des districts scolaires et de la construction des routes. Mais l'heure du train arrivant rapidement, il fallut se séparer avec promesses de se revoir dans l'Ouest au cours des prochains voyages de la Liaison française.

Geste généreux

M. J.-N. Miller, ancien secrétaire de l'Instruction publique, père de M. l'abbé Miller, actuellement à Moose Jaw, affirme énergiquement que le Québec doit venir immédiatement en aide financièrement aux minorités de l'Ouest. Il espère que les Sociétés Saint-Jean-Baptiste prendront cette chose en mains et il tient à s'inscrire d'avance pour $100 dans cette souscription.

En résumé, bonne, magnifique journée qui nous prouve que les meilleurs éléments dans la province de Québec s'occupent de nous et commencent à comprendre que nos problèmes ne sont pas seulement les nôtres, mais ceux de toute la race et spécialement de la province de Québec. Nous tenons à remercier tous ceux qui étaient présents à cette assemblée de famille et se sont montrés si sympathiques pour notre cause; mais nous remercions plus spécialement encore ceux qui ont eu l'idée de la convoquer.

La Survivance Française



1 — La "Survivance Française" en pèlerinage au Cap de la Madeleine. 2—Trois des représentants du Canadien National dans le train spécial de la Survivance: M. H. E. Bruyère, le R. P. Boyer, O.M.I. et M. Alphonse Brazeau, directeur du train. 3—M. J. A. Rioux, représentant officiel de l'Alberta. 4—Les excursionnistes de la Survivance Française se rendant à la réception qui leur fut offerte au parlement de Québec. 5—Le wagon-observatoire-radio attelé au train spécial de la "Survivance" par le C. N. R. 6—Trois chefs de la "Survivance", de gauche à droite: MM. Henri Lacerte, président de l'Association d'Education du Manitoba et directeur du voyage, M. Raymond Denis, président de l'A.C.F.C. de Saskatchewan et M. Georges Bugnet, rédacteur en chef de l'"Union", journal Français de l'Alberta. Photos Canadien National.

Depuis deux ans les Canadiens-Français de l'Ouest ont pris l'excellente habitude de rendre visite chaque année, au temps des fêtes, à leurs frères de l'Est. Ce voyage connu sous le vocable de "Survivance Française" est en quelque sorte une réponse officielle aux voyages de "Liaison Française" organisés par convois spéciaux du Canadien National durant l'été et sert le même but: établir des relations plus solides et plus suivies entre l'Est et l'Ouest Français.

Cette année le convoi spécial du Canadien National parti de Winnipeg à destination du Québec transporta plus de 250 de nos frères de l'Ouest, venus de 17 municipalités du Manitoba de 15 de l'Alberta et de 24 de la Saskatchewan. A leur tête étaient M. Henri Lacerte, président de l'Association d'Education du Manitoba et directeur du voyage, M. Raymond Denis, président de l'A.C.F.C. et porte-parole officiel de la Saskatchewan, le R. P. Plourde, représentant de la Liberté, de Winnipeg, le R. P. Langlois, rédacteur en chef du Patriote de l'Ouest, de Prince Albert, Sask., M. Georges Bugnet, représentant l'Union d'Edmonton, Alta et autres représentants des sociétés nationales des trois provinces.

Le voyage dans l'Est des "Survivants" fut une véritable tournée triomphale. A Ottawa, Montréal, Saint Jean, Nicolet, Québec, Cap-de-la-Madeleine, Trois-Rivières, partout où la "Survivance" s'arrêta ses membres furent reçus à bras ouverts, fêtés et acclamés. Il était évident que la Province de Québec tenait à leur marquer son affection profonde. De leur côté les voyageurs étaient la preuve vivante que non seulement la foi et la langue, mais les meilleures traditions françaises sont vivaces dans l'Ouest. Durant tout le voyage, dans le train spécial du Canadien National, la plus franche gaieté règna. Le wagon-récréation mis à la disposition des voyageurs et dans lequel était installé un piano entendit continuellement les vieux airs canadiens et les éclats d'une gaieté bien française. Un wagon-observatoire possédant un poste récepteur de radio avait aussi été mis à la disposition des excursionnistes. Sir Henry Thornton, président du Canadien National, en profita pour leur adresser ses souhaits de bon voyage et du jour de l'an.

Lors du banquet donné à Québec aux voyageurs, l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province, en souhaitant la bienvenue aux "Survivants" les invita à revenir encore plus nombreux l'an prochain et les assura qu'ils seraient toujours accueillis comme des frères. Cette invitation semble résumer le sentiment du Québec à l'endroit des Canadiens-Français de l'Ouest.

DUVAL, Sask. — Trois personnes ont été gravement brûlées et plusieurs autres ont reçu de légères blessures, à la suite de l'explosion d'une lampe à gazoline dans une salle de danse.

EDMONTON — L'hon. O.-L. McPherson, président de la législature provinciale, a été nommé ministre des travaux publics, succédant à l'hon. Alex. Ross, défait aux dernières élections.

Retour du voyage de la Survivance

Les voyageurs de la Survivance commencent à revenir de l'Est. Jeudi dernier, M. Raymond Denis, président de l'A.C.F.C., passait à Winnipeg pour retourner à Vonda. Dimanche, c'était le tour de M. Georges Bugnet, rédacteur en chef de l'"Union", d'Edmonton. Tous les deux se sont déclarés enchantés du succès de l'excursion. M. Henri Lacerte et M. Camille Fournier sont attendus d'un jour à l'autre.

Tragique accident à Saint-Claude, Man.

M. et Mme Joseph Philippe, fermiers, de Saint-Claude, Man., ont vu les joies de Noël se changer subitement en un deuil profond.

Leurs jeunes enfants folâtraient dans la cuisine, autour du poêle, lorsque la petite Rose-Marie, voulant éviter sa petite soeur qui la poursuivait, se heurta contre une bouilloire et fut tellement ébouillantée qu'elle mourut pendant son trajet à l'hôpital de Saint-Boniface.

La législature du Manitoba se réunira le 3 février

La législature du Manitoba ne se réunira pas avant le jeudi 3 février. Ce sera la cinquième et dernière session de la législature actuelle, et les élections générales se tiendront à l'été.

Comme explication de cette date tardive, on dit, entre autres choses, que les députés, en se réunissant le 3 février, seront mieux disposés à en finir rapidement pour se préparer aux élections.

La cause des grains le 10 janvier prochain

Edmonton — Le premier ministre Brownlee a reçu d'Ottawa la nouvelle que le 10 janvier est la date fixée par la Cour suprême du Canada pour entendre l'appel de l'Alberta, de la Colombie-Anglaise et de la Saskatchewan au sujet des taux des grains.

Le bureau des commissaires des chemins de fer n'a pu rendre une décision définitive et a proposé que la cause soit différée jusqu'à ce qu'on ait terminé l'enquête sur les taux de transport en général. Les trois provinces ont interjeté un appel conjoint.

Inondations aux Etats-Unis

Memphis, Tenn. — De grandes étendues de territoires sont inondées dans les Etats de Tennessee, Arkansas, Mississipi et Kentucky et des milliers de personnes ont dû quitter leurs habitations.

Nashville est la ville la plus atteinte par l'inondation. Cinquante pâtés de maisons sont inondés et 2,500 personnes ont dû se réfugier ailleurs.

On rapporte que quatre personnes sont mortes dans des accidents dus à l'inondation dans la région affectée. Toutes les rivières et les ruisseaux débordent et les pertes seront très élevées.

L'AIDE DU QUEBEC A L'OUEST

"Compatriotes de l'Ouest, c'est votre droit de vous entêter à survivre, et au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider", dit M. l'abbé Lionel Groulx

A votre excursion, vous avez donné un beau nom qui est à la fois un témoignage, et l'expression d'une volonté: la "Survivance française". A ceux du vieux pays de Québec qui entretiendraient des doutes sur votre avenir, vous dites avec la tranquille détermination des ancêtres: Regardez-nous, nous sommes des vivants, et nous entendons le rester.

C'est donc que là-bas, dans l'Ouest canadien, les grandeurs matérielles ne vous en imposent pas plus que de raison. Dans cette mêlée des races où grandissent les jeunes provinces, vous n'êtes ni les groupes les plus riches ni les plus nombreux. Mais pendant qu'autour de vous, éblouis, hypnotisés par le prestige de la race impériale, les immigrants de toutes les nations d'Europe cèdent à l'assimilation avec une sorte de vertige joyeux, effacent de leur front les traces de leurs premières origines pour y substituer le sceau de la race patricienne, vous, fils du petit pays de Québec, vous gardez l'héritage auguste des ancêtres: la langue qu'ils ont parlée, les traditions qu'ils ont aimées, la vieille foi qu'ils ont servie, la fierté d'être vous-mêmes vous suffit.

* * *

Par là, vous affirmez votre tempérament irréductible de race spiritualiste. Si vous vous entêtez si magnifiquement dans votre civilisation, c'est que, pour vous, la civilisation vraie n'est pas faite tout d'abord des grandeurs de la chair, mais des grandeurs de l'esprit.

Vous vous rappelez comment, un jour, sur cette terre américaine, s'est implantée la civilisation française: par la croix de Jacques Cartier sur la rive de Gaspé.

Cette croix de Gaspé au frontispice de notre histoire, elle est pour vous le signe, j'allais dire le sacrement d'une race et d'une foi. Plantée à l'un des bouts du pays, elle n'est que la première d'une longue théorie de croix et de clochers qui de points en points traversera le continent.

Dès le début notre civilisation s'annonçait avec ce haut caractère et elle en marquerait chacune de ses étapes. Quand se fonde Québec, Champlain, paralysé d'abord par des ambitions de commerçants, écrira néanmoins en 1619, dans son épitre au roi: "Sire, vous y verrez... quelle et combien grande est l'espérance que nous avons de tant de longs et pénibles travaux que, depuis quinze ans, nous soutenons, pour planter en ce pays l'étendard de la croix..."

A Ville-Marie, quand les fondateurs y débarquent le 18 mai 1642, c'est pour dresser en hâte un autel et célébrer le sacrifice devant la croix. A mesure que ces Français avancent dans le pays, la croix du Christ ne cesse pas d'être le principal jalon de leurs routes. Sur les chemins qui mènent vers l'Ouest, moins de sept ans après la fondation de Québec, des croix ils en plantaient partout, au bord des rivières et des grands lacs; et ces croix et ces petits clochers de missions, vous le savez aussi, les païens ne les abattraient qu'en passant sur les corps des martyrs.

Quand Pierre Gaultier de Varennes de la Vérendrye entreprit de pousser encore plus avant vers l'ouest les découvertes françaises, M. de Beauharnois marquait ainsi à Maurepas l'un des buts de l'entreprise: "A ces considérations j'en ajoute une qui sera sans doute d'un grand poids auprès d'un ministre qui a autant à coeur que vous l'avez la publication de l'Evangile parmi les nations nombreuses qui n'ont point encore entendu parler de Jésus-Christ; c'est que chemin faisant on pourra prendre des mesures pour ménager dans ces vastes contrées des établissements également utiles à la Religion et à l'Etat. Il serait même difficile qu'un religieux passât trois ou quatre ans à parcourir ces contrées sans y avoir occasion de procurer par le baptême l'entrée du Ciel à plusieurs enfants moribonds." Et dans l'enceinte du fort Saint-Charles, le premier soin de La Vérendrye est de dresser un petit clocher d'église.

Ce jalonnement ne s'est pas arrêté au bord des prairies occidentales. Après La Vérendrye des hommes de votre race l'ont prolongé d'étape en étape, de poste en poste, jusque par delà les Rocheuses et jusqu'aux rives de l'océan glacial.

Telle est bien l'empreinte de l'âme française sur ce continent, le signe de sa civilisation. Nous n'avons pas occupé un pouce de territoire en ce pays que nous ne l'ayons catholicisé. Ce fait, personne ne le peut contester, il crève les yeux: c'est un fait de géographie humaine. Que l'on marque du signe que l'on voudra sur la carte géographique du Canada, toutes les croix que nos pères ont élevées depuis trois cents ans: elles y feront des lignes aussi continues et aussi denses que nos chemins de fer.

Ceci nous est propre. Dieu nous garde, certes, d'entretenir pour les oeuvres des autres races quelque mépris injustifiable et hautain. Gardons-nous, aussi bien, par fausse modestie, de méconnaître les dons et les bénédictions d'en haut. Le tempérament français, quand il suit la ligne droite de ses instincts surnaturalisés par Dieu, c'est un tempérament spiritualiste et apostolique. L'histoire nous donne le droit de l'affirmer: évangélisateurs, et par conséquent civilisateurs, nous l'avons été plus que personne. D'autres que nous, en ce Canada, ont planté des croix et élevé des clochers. Nul n'en a plus dressé vers le ciel que les Français et les Canadiens français. Je ne sache pas, non plus, que les terres polaires attirent beaucoup d'autres missionnaires que ceux de sang français, ni que Mgr Turquetil ait à défendre contre beaucoup de compétiteurs son vicariat apostolique de la baie d'Hudson.

Vous avez raison, compatriotes de l'Ouest, de penser que cette oeuvre civilisatrice ne saurait être dépassée par aucune autre. La plus haute forme de civilisation c'est celle qui spiritualise la terre et les hommes. Et cela aussi, quoi qu'on dise, tient de la place, peut compter même en ce bas monde. Et pour ceux qui ne croient qu'au fracas, cela aussi peut faire du bruit. Que demain, sur un signe de nos chefs religieux, à la même heure, à la même minute, tous nos clochers français se mettent à carillonner un suprême hommage au Dieu de la patrie et que réveillés par l'immense rumeur, tous nos vieux clochers éteints recouvrent tout à coup la voix, quel rugissement d'estime, quelles clameurs de progrès matériel pourraient égaler sous le ciel ce choeur grandiose et innombrable?

* * *

Compatriotes de l'Ouest, c'est donc votre droit de vous entêter à survivre. Et, au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider. Dissipons ici une équivoque qui a peut-être trop duré! Non, nous ne voulons pas nous confiner à la "réserve" du Québec. Lorsque l'émigration fait tant de mal à notre pauvre province, qu'elle sent la vie lui échapper comme un malheureux saigné aux quatre membres, et que, par surcroît, une industrialisation hâtive la menace d'une transfusion de sang étranger, ne vous étonnez pas qu'elle redoute jusqu'à l'excès peut-être les propagandes d'embauchage. Mais je ne crois pas outrepasser le sentiment de l'opinion saine en vous disant: les fils que le Québec ne peut garder à la terre, emmenez-les; nous ne vous les disputons pas. Plutôt que de les voir se jeter dans le gouffre de nos grandes villes ou dans la gueule du Moloch américain, nous aimons mieux les voir dans notre grand air libre, y faisant pousser du blé et des enfants.

Quant à notre aide morale, vous savez que chez nous une élite est prête à vous l'offrir, telle que vous la voudrez, aussi loin que peut aller la générosité d'un pays catholique et français, qui finira par comprendre, espérons-le, qu'il se doit aux siens avant de se devoir aux étrangers.

Je dirai plus, profitons de ces rencontres de "survivance" pour rendre plus active parmi nous l'entr'aide fraternelle. Si nous sommes fiers de notre civilisation, nous nous devons de la faire durer. C'est le legs indivis des ancêtres qu'il faut transmettre comme tel à nos descendants. Mettons à défendre cet héritage autant d'énergie pour le moins que nos pères en ont mis à le fonder. Défendons-nous contre toute injustice, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne. Nous avons trop respecté le droit des autres en ce pays, pour endurer que notre droit y soit persécuté. Et si demain l'ouragan bolchévique ou les hordes asiatiques doivent déferler sur l'Europe et que l'Amérique doive devenir le centre du monde et le dernier refuge de la civilisation, plus que jamais notre devoir n'est-il pas d'empêcher que ne meure sur ce continent la plus petite flamme d'idéal, le plus modeste flambeau de foi divine?

ECHOS D'EUROPE

Mussolini contre la France?

Londres — Le premier ministre Mussolini se prépare à porter un grand coup contre la France; une complication a été soulevée sur la frontière franco-italienne et demande l'intervention immédiate de la Société des Nations, dit le "Daily Sketch".

Déclarant que ces renseignements lui viennent d'un correspondant qui fut officier durant la grande guerre, le journal dit: "On n'a pas besoin d'être un chercheur de sensation pour s'apercevoir qu'une situation belligérante de plus en plus manifeste existe entre la France et l'Italie, et la situation que la Société a tenté de cacher, celle de voir deux états s'armer ouvertement l'un contre l'autre, est visible à tout le monde."

D'après le correspondant, six légions fascistes sont à se former le long de la frontière française alpine, à partir de Modane jusqu'à la mer Ventimiglia. Ces légions sont disséminées sur deux cents milles entre Aoste, dans le nord, et Ventimilia, sur la Méditerranée. Actuellement, d'après le correspondant, chaque légion se compose de 1,400 hommes, la plupart des officiers ou des sous-officiers.

Succès électoral pour les catholiques français

Paris — Dans une récente élection complémentaire, au département du Nord, pour remplacer trois députés socialistes décédés, la liste qui a triomphé est celle de l'Union nationale républicaine, appuyée par le député Grousseau, catholique, labbé Lemire et la "Croix du Nord". Cette liste a relégué au second plan la liste socialiste, au troisième, les communistes, et au quatrième, un groupe républicain dissident.

M. Doumergue, chanoine honoraire de Saint-Jean de Latran

Rome — Bien que protestant, M. Doumergue, président de la république française, a été fait chanoine de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. La cérémonie a eu lieu en présence de tout le chapitre assemblé dans la basilique de ce nom. Elle a fait revivre un honneur décerné jadis aux rois de France. Cette reviviscence a été l'aboutissement de négociations engagées entre M. Briand et Mgr Maglione, nonce du pape à Paris. Au Vatican, on y voit le signe de meilleures relations entre la France et le Saint-Siège. M. Doumergue était représenté par M. Doulcet, plénipotentiaire accrédité par la république auprès du Vatican.

Plus de saints que les autres pays

Paris — Au cours de la présente année, la France a eu plus de saints canonisés que onze autres nations réunies, et certains d'entre eux ont, de leur vie et même de leur mort, des témoins encore vivants. Les incroyants français, les politiciens, les loges ont eu beau comploter contre l'enseignement de l'Eglise, il demeure, en France, un esprit et une âme qu'aucune puissance humaine ne peut vaincre.

Mort de Mgr Landrieux, évêque de Dijon

Paris — Mgr Landrieux, évêque de Dijon, est mort le 11 décembre, dans une clinique de Paris. Il avait 69 ans. Il fut secrétaire particulier, puis vicaire général de Mgr Langénieux, archevêque de Reims. Curé de la cathédrale de Reims au début de la guerre, il contribua à sauver bien des vies humaines lors de l'incendie de la cathédrale martyre. Il était évêque de Dijon depuis 1916. Mgr Landrieux est l'auteur de plusieurs ouvrages très estimés. Il y a quelques années il avait fait un voyage dans la province de Québec et il admirait beaucoup la paroisse canadienne.

La médaille de la famille française

Hazebrouck, France — Trente-cinq mères du petit village de Bavinchove, près d'ici, viennent de recevoir la médaille de "la Famille française" pour la part qu'elles ont prise à démentir les accusations de suicide de race si souvent portées contre les Français. Les trente-cinq mères ont un nombre total de 242 enfants, ce qui fait une moyenne de sept enfants pour chaque mère.

Le Prince George en voyage

SON Altesse Royale le Prince George, quatrième fils du roi George V, a traversé ces jours derniers le Canada, de Vancouver à St-Jean, N.-B., voyageant dans un wagon particulier mis à sa disposition par les autorités du Pacifique Canadien. Le prince, qui depuis plusieurs mois se trouvait en service sur l'un des navires de la flotte britannique actuellement dans les eaux orientales, s'est rendu en Angleterre à l'occasion des fêtes, pour passer la Noël dans sa famille.

Le voyage du prince George s'est fait pratiquement sans aucune publicité, du moins jusqu'à Montréal. Au cours d'un arrêt de quelques minutes de son train, en gare de Westmount, il a cependant consenti à poser devant l'objectif d'un journaliste, à côté de M. E.-W. Beatty. C'est lui que l'on voit ici à la gauche du président du Pacifique Canadien qui était venu saluer le royal visiteur.

Son Altesse exprima le regret de ne pouvoir s'arrêter plus longtemps dans la métropole, mais déclara qu'il espérait pouvoir revenir au Canada l'an prochain, avec son frère le Prince de Galles, à l'occasion du soixantième anniversaire de la Confédération. Le prince George s'est embarqué pour l'Angleterre à St-Jean, N.-B., à bord du "Mont-Royal" du Pacifique Canadien.

La Noël à Paris

Paris — Les fêtes de Noël ont été exceptionnellement calmes, cette année, dans la capitale, et la plupart des Parisiens se sont contentés de réveillonner chez eux, et frugalement.

Le traditionnel "réveillon" avait perdu ce caractère de luxe et d'abondance qu'il affectait ces dernières années, depuis la guerre. Le "Père Noël", dit-on, a dû spéculer contre le franc, et il a été pincé par sa hausse rapide au cours des dernières semaines.

Aucun des restaurants ou des cabarets de nuit n'avait arboré, comme l'année dernière, des pancartes portant les mots: "Plus de place", et ceux qui avaient de l'argent à dépenser trouvaient facilement à se caser où bon leur semblait. Le public, conscient des difficultés qu'entraîne l'inflation d'après-guerre, semblait peu désireux de jeter son argent par les fenêtres, comme il avait tendance à le faire après l'armistice.

Quant aux étrangers, Paris n'en a jamais vu aussi peu pour la Noël, depuis la fin de la guerre. Les riches sont presque tous sur la Riviera, et ceux qui disposent de moyens plus modestes semblent, ou bien avoir quitté la France, ou bien avoir abandonné l'idée de s'amuser, depuis que le franc, ayant doublé de valeur par sa hausse rapide, a presque doublé, pour eux, le coût de la vie.

Mort d'Henry Cochin

Paris — Henry Cochin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ancien député du Nord, est mort après une courte maladie. Il avait partagé sa vie entre la politique et la littérature. Catholique militant, il avait traduit certaines oeuvres de Dante et écrit plusieurs ouvrages, dont la vie de Fra Angelico.

La population de l'Allemagne augmente

Berlin — La population de l'Allemagne augmente, grâce à la diminution de la mortalité et à l'augmentation de la natalité. D'après des statistiques officielles, la natalité est tombée de 52.6 par 1,000 de population il y a cinquante ans à 21.9 aujourd'hui. En retour, à la suite des progrès de la science médicale et de l'hygiène, le taux de la mortalité est aussi tombé de 26 à 12.6.

Malgré les pertes énormes subies pendant la guerre, la population des travailleurs est maintenant plus élevée qu'en 1914.

Ces soldats étaient ivres

Paris — Les deux soldats français qui se sont battus avec un groupe d'Allemands, le matin de Noël, viennent de faire une confession qui règle ea cette affaire. Ils ont avoué qu'ils étaient alors en état d'ébriété et avoir cherché querelle aux Allemands. Ils seront punis, ce qui règlera le différend international qui menaçait d'éclore à la suite de cet événement.

Le froid en France

Paris — Un froid rigoureux sévit dans toute la France, et, fait rare, les lacs de Paris sont couverts d'une couche de glace d'un pouce d'épaisseur.

On signale un grand nombre de décès dus au froid, au cours des trois derniers jours. Bien que le thermomètre, à Paris, ne soit pas descendu au dessous de 15 degrés Fahrenheit [illegible] 12 degrés centigrades au-dessous de zéro, le froid fut très pénétrant, et les Parisiens n'y sont pas habitués.

On s'attend à pouvoir patiner d'ici quelques jours au Bois de Boulogne, et c'est là un événement peu fréquent. Dans les squares et sur les places publiques, les statues sont couvertes d'une couche de glace affectant l'aspect d'une fine dentelle.

Le froid a atteint son maximum sur la frontière suisse où en certains endroits on a enregistré jusqu'à 25 degrés centigrades au-dessous de zéro.



Les sarraus des aviateurs

Paris — D'après le jugement qui vient d'être rendu par le tribunal de la Seine, le sarrau qui distingue un aviateur est sa propriété personnelle et ne saurait être employé par d'autres dans des buts commerciaux.

Ce jugement a été rendu en faveur du commandant Pelletier d'Oisy, le héros du raid Paris-Tokio, et d'autres vols de longue distance.

Il est connu parmi ses amis intimes sous le sobriquet de "Pivolo". Or il se trouve qu'un fabricant de boissons a imaginé d'emprunter ce nom pour un de ses produits. Mais Pelletier d'Oisy n'a pas trouvé la chose à son goût. Il estime que le fabricant a agi de façon malhonnête en lui prenant son surnom pour s'en servir dans un but commercial, et, de plus, pour l'appliquer à une boisson qui, assure-t-il, ne saurait être bue par des hommes bien pensants, étant donné sa qualité.

Les truffes se font rares

Paris — Il semble que les porcs de la Dordogne, dont le privilège est de déterrer les délicieuses truffes qui font la renommée de ce département de la France et les délices des gourmets du monde entier, soient sur le point de se trouver rangés dans la catégorie des chômeurs.

En effet, le succulent "tuber melanosporum", — pour lui donner son nom scientifique, — se fait de plus en plus rare, tant dans le Périgord que dans la région du Vaucluse.

Malgré toutes les recherches des producteurs, et des experts du ministère de l'agriculture, cette raréfaction du précieux tubercule demeure un mystère. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a déjà provoqué une forte hausse, et sur le marché de Périgueux, les truffes se vendent 50 francs et plus, la livre.

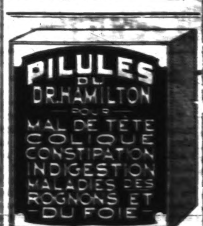
MONTREAL — La police a saisi des narcotiques pour $20,000. Elle prétend avoir mis à jour l'une des organisations les plus puissantes au pays pour la vente et la distribution des narcotiques.

Le Drame d'Orange

Par Gustave Gautherot, docteur ès-lettres, professeur d'histoire de la Révolution française à l'Institut Catholique de Paris — Un beau volume in-8o écu — Prix franco: France, 13, 20; étranger, 14,40 — Aubanel Fils Aîné, éditeur, 15, Place des Etudes, Avignon.

Avec sa haute autorité d'historien de la Révolution française et son grand talent d'écrivain, l'auteur nous expose un drame d'autant plus émouvant qu'il est rigoureusement vrai: le règne de la Terreur en Avignon et l'assassinat légal des victimes, parmi lesquelles se détachent glorieusement les trente-deux religieuses béatifiées par Pie XI.

Ce livre vous intéressera autant, et vous instruira bien plus que le simple roman. Ecrit pour le grand public, il abonde en aperçus lumineux et en précieux enseignements.





MANITOBA

SAINT-MALO

La troupe artistique des Enfants de Marie de Saint-Pierre est venue, le 19 décembre, donner à Saint-Malo une magnifique séance comique et dramatique. M. le curé de Saint-Pierre et son vicaire avaient accompagné les artistes.

Comme toujours, la séance fut un vrai succès. La partie comique amusa beaucoup. Dans le drame, qui se déroule au bord de la mer, la tempête qui mugissait à travers les arbres pendant tout le premier acte était vraiment impressionnante. Les sifflements d'un vent violent qui tombait jusque sur les premiers rangs des spectateurs donnaient l'illusion complète d'une tempête réelle, palpable, "en chair et en os", si l'on peut dire.

Bien rares furent ceux qui résistèrent à l'émotion poignante du drame où les scènes de prière fervente et de pardon étaient touchantes et rendues avec un naturel parfait.

* * *

Le dimanche suivant, 26 décembre, dans la salle paroissiale, après la partie de cartes habituelle, plus nombreuse et plus animée que de coutume, les chants se firent entendre et se terminèrent par une petite pièce comique jouée avec entrain par MM. Joseph Hébert, Arthur Fréchette, Joseph Morin et Antoine Maynard. Les rires et la joie des assistants indiquèrent un parfait succès. Que cela les encourage à recommencer au plus vite.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Au bon journal la Liberté, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste vient présenter ses meilleurs voeux de bonne et heureuse année; nous lui souhaitons de continuer à tenir en éveil notre sens religieux, national et patriotique; nos souhaits désirent encore atteindre personnellement son dévoué directeur, M. D. Frémont.

* * *

Noël est déjà casé dans la liste des souvenirs pieux et charmants; nous ne manquerons pas de féliciter le directeur du chant, l'organiste et la chorale toute entière pour l'exécution de cette messe de minuit en musique, contribuant à élever nos âmes à la hauteur du mystère célébré. La chapelle de Morris eut aussi sa messe de minuit, ses communions nombreuses et ses chants vibrant à travers les banderoles décoratives.

L'A. C. J. C. donna, le 26 décembre, une partie de cartes encourageante comme assistance — et pour la caisse du trésorier. Au programme figuraient MM. Normandeau et A. Granger, ainsi que Mlles O. et O. Muller, F. Ayotte et A. Laurd.

* * *

La paroisse, à la fin de décembre, donne le rapport suivant: Nos communiants, 502; communions, 315; population totale, 1,180. Nombre des familles, 221; nombre de baptêmes en 1926, 39; nombre de mariages, 10; nombre de sépultures, 22.











VOLUME XIV. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 5 JANVIER 1927 NUMERO 31

Favoriser la récolte de l'Ouest, c'est apporter la prospérité dans l'Est.

Premier ministre TASCHEREAU.

LA LIBERTÉ

Les fils que le Québec ne peut garder à la terre, emmenez-les; nous ne vous les disputons pas.

Abbé Lionel GROULX.

QUELQUES RESULTATS PRATIQUES

Nos compatriotes commencent déjà à revenir du voyage de la *Survivance*, tout débordants d'enthousiasme au souvenir des chaudes réceptions dont ils ont été l'objet. La *Liberté* a consacré beaucoup d'espace au récit de ces fêtes et aux discours qui y ont été prononcés; elle devra y revenir encore dans un prochain numéro. Nous voudrions marquer ici brièvement quelques-uns des résultats pratiques atteints par cette deuxième visite des Canadiens français de l'Ouest à leurs frères de l'Est.

Nos délégués ont pu constater quel changement s'est opéré dans les esprits à notre sujet. Dans certains milieux très influents, on croyait, il n'y a pas longtemps encore, que les groupes de l'Ouest étaient fatalement voués à la ruine et que c'était peine perdue de leur envoyer des renforts. Ce préjugé, né de l'ignorance où l'on était de notre situation réelle, est presque entièrement disparu. Voilà ce que nous avons gagné à nous faire mieux connaitre. Voilà le fruit direct des voyages de la *Survivance*, aidés dans une bonne mesure par ceux de la *Liaison française* et de l'Université de Montréal. Ces Canadiens de l'Ouest qui reviennent en si grand nombre, à l'époque des fêtes, au foyer paternel, n'est-ce pas une bonne preuve qu'ils ont réussi matériellement et qu'ils sont aussi restés fidèles aux traditions de la race? Mais que dire lorsque, poussant plus avant l'étude du problème de leur survivance, l'on voit les organisations et les oeuvres, les maisons d'éducation et les journaux qu'ils ont dû créer et soutenir pour perpétuer l'âme catholique et française chez leurs enfants!

Dès lors, le devoir de la province de Québec est tout tracé et M. l'abbé Lionel Groulx, au Monument National de Montréal, l'a éloquemment exprimé:

Compatriotes de l'Ouest, c'est donc votre droit de vous entêter à survivre. Et, au nom du Québec, c'est notre devoir de vous y aider. Dissipons ici une équivoque qui a peut-être trop duré! Non, nous ne voulons pas nous confiner à la réserve du Québec. Lorsque l'émigration fait tant de mal à notre pauvre province, qu'elle sent la vie lui échapper comme un malheureux saigné aux quatre membres, et que, par surcroît, une industrialisation hâtive la menace d'une transfusion de sang étranger, ne vous étonnez pas qu'elle redoute jusqu'à l'excès peut-être les propagandes d'embauchage. Mais je ne crois pas outrepasser le sentiment de l'opinion saine en vous disant: les fils que le Québec ne peut garder à la terre, emmenez-les; nous ne vous les disputons pas. Plutôt que de les voir se jeter dans le gouffre de nos grandes villes ou dans la gueule du Moloch américain, nous aimons mieux les voir dans notre grand air libre, y faisant pousser du blé et des enfants.

A Québec, les *Survivants* devaient entendre M. Taschereau lui-même affirmer qu'*un Canadien qui trouvait que Québec n'était plus suffisant pour lui était infiniment mieux dans l'Ouest qu'aux Etats*. Ce sont des déclarations que le premier ministre de la province de Québec était loin d'avoir faites l'année dernière.

Au Château Frontenac, M. Raymond Denis a démontré que l'un des moyens les plus propres à amoindrir le danger de l'annexion aux Etats-Unis est de fortifier les centres d'influence française dans l'Ouest et que la province de Québec est directement intéressée au sort de ces provinces. Les arguments dont il s'est servi semblent avoir singulièrement frappé ses auditeurs, et M. Taschereau corroborait entièrement l'opinion du président de l'A.C.F.C. lorsqu'il s'écriait: *"L'Est et l'Ouest ont des problèmes communs et c'est un crime d'ameuter une partie du pays contre l'autre partie... Favoriser la récolte de l'Ouest, c'est apporter la prospérité dans l'Est."*

On critique avec beaucoup de raison l'étrange anomalie par laquelle un Canadien de l'Est, pour aller s'établir dans l'Ouest, doit payer trois fois plus cher de transport que l'immigrant étranger qui nous arrive des Etats-Unis ou de l'Europe. C'est la province de Québec, paraît-il, qui s'opposait à un taux de faveur pour les futurs colons. Or on nous assure que les autorités ne sont pas loin de modifier leur attitude sur ce point. Il faut s'en réjouir, car ce serait l'un des moyens les plus efficace de favoriser le mouvement des Canadiens vers l'Ouest.

Les chefs de la *Survivance* ont eu surtout à se louer des égards qui leur ont été témoignés par M. Delâge et ses fonctionnaires du département de l'Instruction publique. Au cours d'une conférence tout amicale, ils ont reçu l'assurance d'une collaboration active pour ce qui concerne le recrutement de notre personnel enseignant. L'occasion était bonne — et n'a pas été manquée — d'attirer l'attention de cette élite sur les possibilités de l'Ouest et sur les sacrifices financiers qu'exige le soutien de nos écoles, de nos journaux et de nos différentes organisations. Il y avait là matière à édifier nos amis de Québec et à accroitre la sympathie qu'ils nous ont vouée.

De toute évidence, il y a quelque chose de changé dans l'attitude de la province de Québec à notre égard, et pour le plus grand bien des deux groupes. Saluons avec joie ces résultats très précieux des voyages de la *Survivance!*

Donatien FREMONT.

Confrère dans le deuil

Québec — Le dimanche 26 décembre, à Saint-Denis, est décédée Mme Edouard-A. Barnard, née Amélie Chapais, dans la 75me année de son âge. Fille de feu l'hon. Jean-Charles Chapais, ancien député, sénateur et ministre au parlement fédéral, elle avait épousé un agronome et publiciste bien connu par son oeuvre d'enseignement agricole. Neuf enfants lui survivent dont deux fils, M. J.-E. Barnard, directeur de l'"Evénement", et M. Edouard Barnard, courtier, tous deux de Québec. Elle a donné quatre filles aux communautés religieuses: Mère Marie de la Passion, supérieure au Couvent du Précieux-Sang à Portland, Oregon; Mme Josephine Barnard, du couvent du Sacré-Coeur au Sault-aux-Récollets; Soeur Thérèse de Jésus, au Carmel de Saint-Boniface, Manitoba; Mère Saint-Joseph, au monastère des Ursulines de Québec. Trois autres enfants, Miles Mathilde, Elodie et Julienne Barnard, demeuraient avec leur mère à Saint-Denis, ainsi qu'une soeur, Mlle Chapais. M. le sénateur Thomas Chapais est le seul frère survivant de feu Mme Barnard. Un autre frère, M. J.-C. Chapais, l'avait devancée de quelques mois dans la tombe.

Les funérailles ont eu lieu à Saint-Denis, comté de Kamouraska.

La Liberté prie les familles Barnard et Chapais, et paticulièrement le directeur de l'"Evénement", d'agréer ses vives condoléances.

LA PERSECUTION AU MEXIQUE

Silence de la presse et des agences — Les manoeuvres de Calles pour compromettre le clergé — Les catholiques demeurent constants et poursuivent le boycottage économique

Les journaux mexicains et les dépêches d'Agences gardent un silence de plus en plus profond sur les événements du Mexique. Les lois sur la presse sont draconiennes. Comme quelques journaux avaient laissé transpirer des informations très écourtées sur les révoltes, le gouvernement sévit contre la presse: le 8 novembre, ordre était donné de déférer aux tribunaux "ceux qui, n'importe de quelle façon, répandent des nouvelles alarmantes".

Au même moment, les bandes de Juan Galinda infestaient l'Etat de Durango; celles de Pineda, la région de Jalapa. Près de Cordova, les rebelles menaçaient la station d'Atoyac, et, comme le chef de la garnison n'osait les attaquer, il offrit de traiter avec eux. Les Indiens Yaquis envahissaient en files interminables l'Etat de Chihuahua, prenant plaisir à incendier les propriétés du général Obregon et montant à l'attaque de celle d'Abelardo Calles, parent du président. Les bandes de Tirso Gonzalez et celles de L. Martinez se joignirent pour attaquer El Fuerte (Sinoloa). Le 8 novembre, les rebelles occupaient Coquimatlan.

Aussi les communications manquent-elles de sécurité; surtout à Puebla, Pachuca, Toluca, comme dans les Etats de Tlaxcala et de Vera-Cruz. Les voies ferrées sont menacées. Les rebelles firent même dérailler le train de Piedras-Negras.

Les manoeuvres de Calles

Le président imagina d'attribuer au clergé toutes ces révoltes; il affirma que Mgr Mora y del Rio, archevêque de Mexico, en était l'âme. Tous les faits contredisaient ce mensonge officiel. Le jour où se déroula la grandiose fête du Christ-Roi, un chef de la police rendait lui-même témoignage aux catholiques; il les avait vus dès le matin assiéger sur un front de quinze personnes et en file ininterrompue Notre-Dame de Guadeloupe; beaucoup venant de loin, plusieurs les pieds nus et une couronne d'épines sur la tête; il avait vu à 9 h. ½ les délégations se masser dans le choeur, don Rafaël Geniceros y Vallareal, et, après lui, les délégués de chaque Etat réciter la formule de consécration au Sacré-Coeur; jusqu'à la nuit, le spectacle avait duré sans le moindre heurt. Aussi le rapport contenait-il ces simples mots: "C'était jour blanc, mais il n'y eut ni attroupement ni délit".

Les évêques opposèrent au mensonge de Calles une fière protestation, affirmant qu'ils ont toujours recommandé le calme et employé des moyens pacifiques pour obtenir la reconnaissance des droits des catholiques.

Le président Calles tenta une nouvelle manoeuvre. Pendant que le procureur général de la justice, Roméo Ortega, envoyait des instructions aux agents du ministère public fédéral ordonnant de saisir les cures et les annexes des églises, sans en excepter les biens privés des prêtres, le ministre de l'Intérieur, colonel Tejada, adressait aux prêtres un appel où il leur promettait de tout rendre: églises, cures, Séminaires, asiles, domaines, etc., s'ils consentaient à se soustraire à l'autorité du Souverain Pontife et fondaient une Eglise mexicaine. Les évêques de Huajuapam et de Saltillo, mandés à Mexico, s'entendaient faire les mêmes propositions. C'est avec indignation que ces offres furent rejetées; prêtres et évêques répondirent que l'Eglise n'a qu'un chef, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ.

La Ligue de défense religieuse publia une déclaration formelle d'obéissance au Saint-Père, et les évêques écrivirent à ce sujet une troisième lettre pastorale.

La constance des catholiques

C'est donc la fidélité au Pontife romain, le refus du schisme, qui provoque la persécution de Calles. Les attentats officiels ne lassent pas la constance des catholiques et soulèvent l'indignation publique. A Guadalajara, le 6 novembre, un groupe de policiers se massa vers 9 heures du soir devant la résidence de l'Union populaire, dans les rues Morelos et Angela-Peralta. Trois d'entre eux s'introduisirent dans les bureaux où travaillaient les catholiques et, ne pouvant présenter aucun ordre de perquisition, furent priés de se retirer. Les catholiques fermèrent les portes pour travailler en paix. Peu après, les policiers revinrent en masse, tirant à travers les portes et les faisant sauter. M. Lopez Calderon fut tué, deux de ses compagnons tombèrent grièvement blessés; d'autres reçurent des blessures légères. Un catholique fut encore abattu dans une imprimerie que dévastaient les policiers.

Le boycottage

Sans défaillance, les catholiques continuent le boycottage. Le gouvernement, maitre de la presse, fit courir le bruit que la Ligue suspendait cette mesure; la Ligue fit aussitôt savoir qu'elle la maintenait intégralement.

Le 2 novembre, 11 des principaux cinémas de Mexico fermèrent leurs portes. La recette ne payait plus les frais d'électricité. Grâce aux subsides gouvernementaux, ils avaient pu résister depuis le mois d'août. Les subsides firent défaut et les entreprises croulèrent. Ce sont: les cinémas Rialto, Rivoli, San Rafael, Olympia, Royo, Goya, Buen Tono, Manuel Briseno, Maria Guerrero, America et Lux. Les maisons de tissus et autres objets ont vu leur vente tomber à 50 pour cent dans la plus grande partie du pays, à 80 pour cent à Guadalajara. La vente des autos est tombée de moitié à Mexico. Plusieurs banques ont craqué; les employés du gouvernement eux-mêmes placent leur argent à l'étranger. M. Brim, "trade commissioner" des Etats-Unis, afirme, après un voyage au Mexique, que la cessation seule du boycottage rétablirait les affaires.

Une jeune Mexicaine écrivait ces jours derniers à une amie de Saint-Louis: "Tout ce que vous avez lu dans vos journaux ne vous donne qu'une pâle idée de ce qui existe en réalité. Moi aussi je fais partie de la Ligue de défense et j'ai eu l'honneur d'être enfermée en prison pour le seul fait que je suis catholique. En d'autres lieux, on alla plus loin; des femmes et des enfants furent fouettés; des hommes fusillés, parmi lesquels deux jeunes gens que je vis peu avant leur mort. Dieu seul sait combien d'entre nous tomberont avant le triomphe; mais nous n'avons aucun doute que nos souffrances ne hâtent le triomphe de l'Eglise. Nous continuons à nous abstenir de tout achat inutile, de tout divertissement; nous portons toutes des habits de deuil."

P. MILET.

De-ci de-là

Un million de radiophiles canadiens

Ottawa — On évalue présentement à un million le nombre d'amateurs de radio qui écoutent chaque soir les émissions.

A la fin du mois de novembre dernier, 146,186 permis de radio avaient été émis. Ces permis ont été demandés surtout par les propriétaires de postes montés sur antenne. Ils sont innombrables ceux qui n'ont pas payé leur dû au gouvernement. On peut y classer par exemple tous les propriétaires de postes à cristal et généralement tous ceux qui utilisent une antenne intérieure ou le fil du courant électrique.

Voici les chiffres officiels sur le nombre de permis par provinces depuis le 1er avril jusqu'au 30 novembre 1926: Alberta, 5,857; Colombie-Anglaise, 10,129; Manitoba, 12,513; Nouveau-Brunswick, 3,022; Nouvelle-Ecosse, 3,298; Ontario, 66,785; Ile du Prince-Edouard, 111; Québec, 30,097; Saskatchewan, 15,327; territoires du Nord-Ouest, 24; Yukon, 23.

La population de Chicago

Chicago — En se basant sur les naissances ainsi que sur les chiffres fournis par le bureau des Statistiques, on estime la population de Chicago à 3,151,989, c'est-à-dire en augmentation de 16.7 pour cent sur le recensement officiel de 1920. La population de la région métropolitaine est estimée à 4,100,000 habitants, ce qui concorde avec les chiffres de l'Association du Commerce de Chicago.

Province canadienne des Franciscains

Montréal — Le commissariat franciscain du Canada serait bientôt érigé en province. On sait qu'il faut pour former une province, selon les us et coutumes de l'ordre, huit couvents ou maisons formées. Or les Frères Mineurs ont actuellement des maisons à Québec, Montréal, les Trois-Rivières, Sorel, Sherbrooke, Ottawa, Tobique, N.-B., Edmonton et Vancouver.

Actuellement, le siège principal du commissariat franciscain est à Montréal, et le R. P. Jean-Joseph en est le commissaire.

La province de Québec produit le miel le plus succulent et le plus doux du monde.

Carnet d'un Outaouais

DEUX JOURS AVEC LA SURVIVANCE

Ottawa, 30 décembre 1926.

Le 20 décembre, la capitale s'est réveillée sous le coup d'une invasion, fort pacifique heureusement. C'étaient les quatre cents voyageurs de la "Survivance française" des provinces de l'Ouest.

C'est la seconde fois que les Canadiens français des prairies organisent ainsi une excursion à l'époque des Fêtes vers le vieux Québec, qu'on appelle volontiers chez eux la "province-mère"; l'an dernier, pour le premier essai, ils furent plus de deux cents; ce fut près du double cette année. Arrivés à Ottawa de bonne heure le matin, ils furent reçus à bras et coeurs ouverts et se répandirent par la ville, le plus grand nombre se dirigeant vers les édifices parlementaires, à la suite d'une séance oratoire toute cordiale au Monument National. Les deux Chambres visitées, ainsi que la bibliothèque, ils n'avaient plus qu'à retourner à leurs deux convois pour continuer jusqu'à Montréal. La tentation était grande d'y monter avec eux et je n'y résistai pas.

Quel plaisir de se retrouver au milieu des joyeux "survivants" qui nous viennent maintenant chaque année, la chanson aux lèvres! De toutes parts là-dedans des groupes se forment, des amitiés se nouent ou se continuent, des opinions s'échangent. Dans le wagon-salon principal, j'aperçois un harmonium autour duquel les chants nationaux ont retenti hier soir longuement. Il paraît même que la route était cahoteuse, le train s'efforçant de reprendre du temps perdu, et qu'il fallait tenir la musique à deux hommes, tandis qu'un troisième tenait fermement... la musicienne, exposée à s'aller frapper avec son banc contre le mur roulant. Il paraît qu'on avait choisi pour cette tâche un vieux garçon impénitent. Cela prouve qu'il y [a] encore des célibataires dans la prairie; peut-être qu'il y en aura un de moins au retour...

J'avise une jeune dame avec trois enfants de six ou sept ans. Le papa n'est pas venu cette année, mais on s'en passe. "Je n'ai jamais fait de voyage pareil, me dit la jeune maman; depuis que nous sommes montés dans ce train, au Manitoba, nous n'avons pas eu connaissance du trajet. Tout le monde est amical et obligeant, on est protégé, entouré, amusé, le temps passe inaperçu. Et nous voici rendus dans l'Est. Il y avait plusieurs années que je n'étais pas venue, et il y a des vieux à bord qui n'étaient pas venus depuis vingt ans et plus."

Les vieux sont peut-être ceux qui jouissent le plus de revenir au vieux pays. Sans doute ils n'ont pas changé de pays, au sens politique, mais au sens géographique, par exemple, c'est si différent là-bas que c'est un peu l'exil, quand même les timbres-poste et l'argent n'ont pas changé. On fait bien son affaire, dans l'Ouest, mais c'est bien loin quand on a grandi dans la région laurentienne. Les jeunes en souffrent moins. Ils ne souffrent même pas du tout, que de l'envie de venir voir si c'est vraiment aussi beau qu'on leur a dit. J'ai rencontré à Saskatoon, l'année dernière, un professeur d'université canadien-français, qui n'est jamais encore venu à l'est de Winnipeg. Dire qu'il n'aimerait pas à voir Montréal et Québec serait exagéré; mais on s'en passe. Combien d'entre nous n'ont pas vu Paris, et attendent patiemment une occasion qui ne viendra peut-être pas. Le bonheur humain n'est pas tant dans la succession des paysages traversés, des cités acquises à la connaissance, que dans la forte et profonde possession de son âme. L'âme de chacun, c'est encore la plus grande ville et le plus riche pays, si la culture est bien faite. Il est vrai que le Jardinier éternel ne s'oppose pas aux mutations et changements d'air et d'horizon. Les voyages forment la jeunesse et déforment les pantalons, me disait l'an dernier un jeune Français qui habitait avec nous un wagon touriste depuis deux semaines. Il n'est pas bon que l'homme soit seul, en Pullman, car le nègre est prompt mais l'étoffe est souvent affaiblie...

Les nègres, ou semi-nègres, des voyages anciens de la "Liaison", qu'on rencontrait dans la rue aux étapes de Régina ou de Vancouver, voici que je les retrouve à bord de ces wagons enneigés qui reviennent des prairies. Ils me "remettent" et disent bonjour en bon français, comme si nous étions en France et voguant vers Dijon, Carcassonne ou Marseille. Notre ami "Peau-de-bique" doit avoir cette impression aussi. C'est un jeune Français fort sympathique qui s'est déversé sur l'Ouest canadien l'été dernier pour essayer d'y comprendre quelque chose, et qui ne peut plus s'en passer, car on s'y attache fortement une fois pris. Je l'appelle ainsi, assez irrévérencieusement, à cause d'une sorte de pèlerine à longs poils qu'il porte du reste avec désinvolture, cette qualité française. Je trouve que ce voyageur français de la Survivance est peut-être celui qui jouit davantage de la physionomie de ce voyage. Etre au Canada et traverser ce continent sans entendre pratiquement un mot d'anglais, il y a de quoi renverser toutes les idées préconçues d'un Dijonnais ou Bordelais. "Nationalité: anglaise" marquait-on à Paris sur vos papiers officiels de touristes, il n'y a pas longtemps encore. Inutile de protester, nous étions des Anglais. Il faut croire qu'il y en a de diverses sauces, dont plusieurs sont survivantes de temps anciens. Mais à quoi bon s'arrêter à ces vétilles? "Envoyons d'l'avant, nos gens!", comme chante Charles Marchand, le bon barde outaouais de Montréal.

A jaser avec des amis de Radville, Saint-Boniface ou Prince-Albert — mais n'était-ce pas plutôt de Saint-Albert et Morinville? — le temps coule en douceur, et nous voici rendus à Montréal. La preuve c'est que la montagne est là, ainsi que Léon Trépanier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, tout sourires et bienvenue et prenant charge des opérations avec trois tambours et plusieurs trompettes, qui tonnent "O Canada" sous la voûte de la gare. En route pour la cathédrale et ses hautes coupoles, avec l'autel semblable à celui du Pape à Rome, et les voûtes hautes comme le ciel. Que cela doit faire bon à voir à des yeux déshabitués de la splendeur matérielle des temples "de l'Est", ce pays magique. L'orgue et les chants des dames religieuses sont comme un concert angélique, l'évêque bénit et accueille en fortes paroles, l'ostensoir eucharistique épand ses promesses d'éternel séjour, et l'âme des "survivants" se sent réchauffée, agrandie, élevée. Quelles belles heures le Seignur nous accorde parfois en cette vie, comme pour révéler quelque chose de celles qui nous attendent dans l'autre.

Richesses de la ville et de l'hôtel de ville, atteint dans des voitures obligeamment prêtées. Médéric Martin dans toute sa gloire, le col entouré de pièces d'or, arrivant en procession, digne et grave ma foi, et saluant le trône comme on ne fait pas mieux au Parlement lui-même. Paroles bien choisies qu'il prononce avec un calme qui étonne un peu, et une attitude générale un peu mûrie, un peu vieillie; à force d'être premier magistrat on finit par en prendre toute la solennité. Allons, tant mieux, et grand merci, les Survivants s'en vont manger.

On avait réservé ce château du Moyen-âge qu'est l'hôtel Viger, et nul choix ne pouvait être plus heureux. Luxe et tranquillité; ce banquet municipal fut des plus réussis et M. Fournier, professeur manitobain, y prononça une allocution vibrante et nourrie qui fut acclamée en toute sincérité. On était prêt pour la soirée de famille au Monument National.

Je crois que les voyageurs n'oublieront jamais cette soirée-là en particulier, avec son programme oratoire choisi, le "la" patriotique si bien donné par M. l'abbé Groulx, et surtout le petit drame saccadé du Frère Victorin "Peuple sans histoire", où le gouverneur Durham se fait donner une héroïque leçon par une petite Canadienne, au reste charmante à écouter, et qui lui racontait Madeleine de Verchères. Nous sommes tous sortis meilleurs Canadiens de cette heure d'histoire, et bien des yeux étaient mouillés.

Comment oublier la vigoureuse allocution de M. Raymond Denis, de la Saskatchewan, président de l'Association de défense scolaire? M. Denis connait la situation à fond, et parle avec une franchise qui inquiète parfois mais jamais trop. S'il est vrai qu'un personnage officiel ait échappé une parole malheureuse à l'endroit des Canadiens de l'Ouest "perdus pour la race", il en est blessé au vif, et ne l'envoie pas dire. Et pour prouver à l'évidence qu'ils ne sont pas perdus, il nous apprend que leur influence a été décisive sur plusieurs points dans la dernière élection.

Le lendemain, un autre banquet au même endroit était dû cette fois à la munificence de la Société des Artisans Canadiens-Français, et fut présidé par son distingué président général, M. Rodolphe Bédard, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, qui prononça une brève et cordiale allocution. Elle fut amplifiée éloquemment par Mgr G. Lepailleur, aumônier général de la société, qui annonça que le prochain voyage de "Liaison française" dans l'Ouest serait organisé par les Artisans, ce qui est une nouvelle garantie d'intérêt et de succès pour qui connait le soin et l'énergie que les Artisans apportent à toutes leurs entreprises. Il y aura donc l'été prochain une nouvelle "étreinte fraternelle" des deux groupes éloignés par la distance. Ces étreintes et ces rapprochements de membres éloignés, mais non séparés, d'une même famille ne peuvent manquer d'avoir des répercussions excellentes et importantes. Le grain de sénevé jeté dans une bonne terre par M. l'abbé J.-A. Ouellette et par les compagnies de chemin de fer promet de grandir comme celui de l'Evangile et de la fondation de Ville-Marie ou Montréal. Comment pourrait-on ignorer déjà les bons effets de ces excursions fraternelles vers l'Ouest, si bien baptisées de "Liaison française" par M. Claude Melançon, des Chemins de fer Nationaux, de même que celles, un peu différentes et plus fermées pour lesquelles l'Université de Montréal emprunte les trajets pittoresques du Pacifique Canadien? Il fallait une réponse à toutes ces visites, elle est venue par cette autre excellente désignation venue de la même source, "Survivance". En effet, on ne pourait mieux dire, ni mieux promettre. M. Denis pour un, et M. le magistrat Lacerte de même, en mainte occasion, ont révélé avec force le geste incoercible des nôtres de là-bas et le succès puissant de leurs efforts. C'est une leçon de viril courage qui ne sera perdue ni pour nous ni sans doute pour eux-mêmes, en la leur faisant mieux constater par l'éloignement et l'analyse. Ces intelligentes prises de contact sont devenues l'une des forces agissantes les plus précieuses de notre vie nationale.

BALLE-FRANCHE.

AU CAP

La visite des pèlerins de la Survivance française

Cap-de-la-Madeleine — Les voyageurs de la Survivance française ont passé quelques heures au Cap-de-la-Madeleine, le 22 décembre, au cours de leur voyage de retour vers Montréal.

Arrivés à huit heures, ils entendirent la messe célébrée par le R. P. Boyer, O.M.I., au sanctuaire du Cap. La messe dite, le R. P. Arthur Joyal, O.M.I., souhaita la bienvenue à nos compatriotes de l'Ouest: "Vous vous deviez, dit-il, de visiter le Cap-de-la-Madeleine parce que cette ville est la plus ancienne du Canada après Québec, Trois-Rivières et Montréal".

Le R. P. Joyal rappelle ensuite que le Cap-de-la-Madeleine a fourni au Mississipi qui descend en ligne droite de Jean-Baptiste Jolliet, colon au Cap en 1664, Ludger Duvernay, la vénérable Mère d'Youville, Mère Gamelin, fondatrice des Soeurs de la Providence. Mgr Provencher et plusieurs autres ont eu pour ancêtres des colons du Cap.

Le R. P. Joyal félicite ensuite les voyageurs de la Survivance de vouloir se consacrer à la sainte Vierge à son sanctuaire préféré dans la province de Québec, et il leur rappelle une parole de Mgr Langevin qui écrivait avant de mourir: "Une nation fidèle à Marie ne saurait périr!" Il les encourage à continuer leurs luttes pour la conservation de leur langue et de leur foi et les assure que Marie veillera toujours sur leurs intérêts.

Le R. P. Ubald Langlois, O.M.I., du "Patriote" de Prince-Albert, remercie le R. P. Joyal et dit combien les voyageurs de la Survivance sont heureux de venir se prosterner au pied de la Vierge du Cap, puis M. Henri Lacerte, l'organisateur en chef de l'excursion de la Survivance, lut la formule de consécration à Marie au nom des pèlerins.

Le R. P. Langlois présida ensuite à la cérémonie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement et à celle de la vénération de la relique à la sainte Vierge.

Les voyageurs ont été reçus au monastère des Pères Oblats où ils prirent le déjeuner. On visita ensuite le monastère.

Les remparts de Concarneau s'écroulent

Concarneau — Croulant sous le poids des siècles, une partie des remparts de la ville de Concarneau, datant du XIVe siècle, s'est effondrée dans les eaux du port.

Concarneau est probablement la ville de France qui a inspiré le plus de peintres. Depuis que Alexandre Harrison, le fameux impressionniste de Philadelphie, la "découvrit", il y a 35 ans, cette petite ville si pittoresque a été le séjour d'été préféré des artistes américains résidant en France. Peu d'endroits en France offrent une telle richesse de points de vue, paysages et marines; et sa population de pêcheurs, de femmes et d'enfants, est toujours prête à "poser" pour les peintres en quête de "types bretons", à des prix notablement plus doux que ceux des modèles de profession que l'on trouve à Paris.

CE QUE L'OUEST DOIT A NICOLET

Texte de l'allocution de S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, lors de la réception des membres de la Survivance française dans sa cathédrale

Quand un peuple parle de sa survivance, c'est sans doute que sa vie a été en question. Derrière ce mot, on devine une tragédie. Vous êtes vous-mêmes au coeur du drame. Minorité dans chacune de vos provinces de l'Ouest, il vous arrive de vous demander où porter l'effort essentiel, afin que vos fils vous ressemblent dans leur âme. Et c'est pour trouver une réponse de plus à ces questions angoissantes pour vos chers enfants, que vous venez demander au vieux foyer du Canada français le secret de sa propre durée.

La première survivance

Car la question de notre survivance s'est aussi posée pendant longtemps. Songez seulement à ce fait. Il y a eu un temps où nous étions moins nombreux dans le Bas-Canada que vous ne l'êtes devant la majorité anglo-saxonne ou cosmopolite de votre immense Ouest. Un jour — c'était en 1789, — un magistrat anglais, émissaire du gouverneur, des universités d'Angleterre et des marchands loyalistes établis dans notre province, se présente devant Mgr Hubert, évêque de Québec.

Vous êtes pauvres, lui dit-il en substance, laissez-nous donc vous organiser tout un système scolaire, depuis la petite école jusqu'à l'université. Il ne vous en coûtera rien, et votre peuple grandira dans l'instruction que nous lui dispenserons.

Mgr Hubert écoutait attentivement ces propos. — Et quel sera le caractère de l'éducation que l'on donnera aux enfants de notre peuple? demanda-t-il. — Oh! une éducation qui en fera des hommes sans préjugés, reprit le juge. — Et qu'est-ce qu'un homme sans préjugés?... Si je comprends bien, ce seront des gens qui ne tiendront ni à leur origine ni à leur religion... Tenez, nous sommes pauvres: en attendant que nous puissions créer tous les organismes d'un enseignement approprié aux besoins de la nation canadienne-française, nous verrons au plus pressant. Je dois vous déclarer que nous refusons vos bienveillantes avances.

L'évêque de Québec joignit à cette réponse un mémoire qui donna le coup de mort au vaste projet. Le jour où l'on tenta de la mettre en force en se servant des biens des Jésuites confisqués en 1880, l'Institution Royale mourut en naissant.

Si vous voulez savoir, Messieurs, comment il se fait que des Canadiens français de l'Ouest peuvent venir en l'an de grâce 1926 dans la province de Québec nous attester qu'ils "tiennent" encore, et visiter les foyers de notre culture, qui "tient" aussi, je crois que vous devez vous reporter à cette date lointaine pour trouver la première réponse. Le jour où, 29 ans après la conquête, cet évêque prit attitude, et avec lui tout son clergé, nous avions décidé de ne pas mourir comme peuple distinct. Et voici la suite.

Origine du séminaire de Nicolet

Une dizaine d'années plus tard, le curé de Nicolet, messire Brassard, songeait, dans la paix de son presbytère. Il était ici depuis 1750, dix ans avant la conquête. Or on ne vit pas cinquante ans à la tête d'une paroisse rurale sans trouver le temps de réfléchir à bien des choses. Il se disait donc que la population du moyen Saint-Laurent se devait de donner des prêtres à l'Eglise et des défenseurs à la société civile. Les deux seuls séminaires de Québec et de Montréal étaient d'un accès bien coûteux à nos bonnes gens. Si l'on ouvrait ici une école latine, se disait-il, on susciterait des vocations et l'on pourrait abréger les études dans l'un ou l'autre séminaire lointain. L'école latine s'ouvrit et le curé mourut. On était à l'aurore du dix-neuvième siècle. Mgr Plessis, coadjuteur de Québec, s'empara de l'idée du curé Brassard et la magnifia. L'on pouvait craindre, contre les biens des Sulpiciens, un coup de force aussi funeste que celui qui venait de dérober à l'Eglise ceux des Jésuites. A tout événement un séminaire situé en pleine campagne, presque sous les bois, éveillerait moins les susceptibilités anglaises. Il pourrait compléter l'oeuvre des deux séminaires, et, qui sait? suppléer, au besoin, celui de Montréal, dont l'existence restait menacée. Voilà comment l'école latine devint, en 1803, le séminaire de Nicolet.

Nicolet et l'évangélisation de l'Ouest

Si je raconte cette histoire de famille, c'est que le séminaire de Nicolet a pour les Canadiens de l'Ouest une paternité spirituelle qui fait que vous êtes ici chez vos grands-parents. Tout à l'heure, quand vous avez quitté la cathédrale pour venir nous honorer de votre visite, vous avez pu apercevoir au passage, face au pont, un édifice de hauteur modeste. Là se tinrent, jusqu'en 1831, les classes du séminaire de Nicolet. L'on peut encore distinguer, à l'intérieur du premier étage, les murs épais de la construction primitive, plus que centenaire. Là s'inscrivit, en 1803, un premier élève. Grand, solide, déjà âgé de 16 ans, issu d'une famille de douze enfants, qui ne semble pas près de s'éteindre chez nous, il s'appelait Joseph-Norbert Provencher.

Pendant que nous prenions, dans notre province de Québec, le moyen de ne pas sombrer dans le gouffre anglo-protestant, il se passait quelque chose d'émouvant sur vos bords lointains. Depuis 1751 la voix du missionnaire s'était tue dans les plaines de l'Ouest. Seuls fidèles à leur foi, les trappeurs venus d'ici au cours du dix-huitième siècle, et leurs descendants, les métis, gardaient au sein d'une vie assez peu édifiante, une certaine pratique de la prière, et la pensée de Dieu ne les quittait pas quand ils s'endormaient dans la mort. Mais une civilisation purement mercantile continuait, de pénétrer dans les plaines, n'y apportant pas toujours que des leçons de morale.

Des hommes intelligents, dont il convient de rappeler les noms, Miles MacDonald, catholique écossais, et Lord Selkirk, avaient compris l'impossibilité de bâtir une colonie sans l'assistance de Dieu. A la faveur de la rivalité féroce qui divisait les deux compagnies de la Baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest, l'anarchie menaçait de ruiner tout l'établissement, à commencer par celui de la Rivière-Rouge. En 1816, le sang coula.

Des prêtres!

Il y a quelque chose de pathétique dans l'appel que fit un jour entendre un humble trappeur né à Maskinongé. Il s'appelait Jean-Baptiste Lagimodière. Sa femme, Marie-Anne Gaboury, était la première blanche à vivre dans l'Ouest. En 1808, elle avait donné naissance au premier blanc baptisé dans ces régions. Or l'histoire nous a rapporté les prières que cette femme adressait au ciel pour la venue du missionnaire en son nouveau pays. Un jour que Lagimodière avait rendu à Lord Selkirk un service héroïque, le chef de la colonie lui demanda quelle faveur il désirait en retour.

Des prêtres, donnez-nous des prêtres, répondit l'humble Canadien.

Lord Selkirk, auprès de Mgr Plessis, se fit l'interprète de ce cri du coeur que le brave trappeur avait dû entendre tant de fois dans sa maison. N'y a-t-il pas dans ce détail d'histoire quelque chose de symbolique? N'est-ce pas ainsi que les nôtres ont compris les conditions de la vie partout où la Providence a conduit leurs groupements? Ils n'ont pas cru pouvoir cimenter les pierres de leur foyer sans l'influence surnaturelle du sacerdoce. Et cet état d'âme, commun, Dieu merci! à l'immense majorité de nos Canadiens français, apporte une deuxième explication au phénomène de votre survivance et de la nôtre.

Premiers missionnaire venus de Nicolet

Je n'ai pas à entrer dans le récit de votre histoire, plus belle que la légende. Mais il faut bien vous donner quelques noms qui vous prouvent combien vous êtes ici dans une maison qui est aussi paternelle qu'à nous-mêmes. Les deux premiers missionnaires résidents à la Rivière-Rouge s'appellent Joseph-Norbert Provencher et Sévère Dumoulin, tous deux anciens élèves de Nicolet. Qui de vous ne se rappelle les noms de MM. Mayrand et Belcourt? Les historiens, même protestants, de l'Ouest consacrent à ce dernier de longs éloges sans réserve. Ce n'est pas à vous non plus qu'il faut rappeler le nom de l'abbé Louis-François Richer-Laflèche. Quand Mgr Provencher sentit peser les années sur ses épaules, il pensa partager avec ce dernier son fardeau d'évêque missionnaire. La Providence en disposa autrement. Des infirmités précoces forcèrent l'abbé Laflèche à rentrer ici, où nous l'avons eu comme professeur et supérieur. Qui sait si nous n'avions pas davantage besoin de sa grande voix dans la province de Québec? Le temps était venu où de nouveaux dangers appelaient des chefs providentiellement doués. Nul ne conteste à Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, les hautes qualités d'un homme supérieur. Le peuple de notre province lui a rendu cet hommage au cours de l'année.

L'abbé Pierre Gravel

A partir de 1845, les Oblats sont à l'oeuvre chez vous, et si brillamment, que la présence des missionnaires séculiers dans ces postes héroïques devient moins nécessaire. Toutefois, les Nicolétains n'ont jamais perdu de vue le chemin qui conduit chez vous. Un siècle après la fondation de la première église, celle de Saint-Boniface, vous avez connu l'énergie et le talent déployés par l'abbé Pierre Gravel et ses frères dans la fondation et le développement de Gravelbourg. Nous savons que cet entreprenant missionnaire-colonisateur, rivalisant avec un autre Nicolétain, le R. P. Blais, O.M.I., après avoir remué ciel et terre pour assurer dans la colonie de Gravelbourg la fondation d'un collège classique, nouvelle forteresse placée au coeur du nouveau pays, ne rêvait rien de moins que l'érection d'une université française, destinée à vous servir de rempart contre les assauts de la civilisation matérialiste, plus américaine qu'anglaise, qui constitue peut-être votre plus grave danger.

Une telle pensée, dont nous avons reçu nous-mêmes la confidence, dépassait les forces humaines d'une génération. Mais, dans sa hardiesse, elle nous rappelait la sublime confiance en la Providence avec laquelle Mgr Hubert rejetait jadis les avances de la culture protestante. Québec dut attendre soixante ans, depuis la décision de cet évêque du dix-huitième siècle jusqu'à la fondation de l'Université Laval. Mais, du moins, pour maintenir le flambeau, nous avions nos collèges. Messieurs, vous avez désormais les vôtres. Quelque chose nous dit que le jour n'est pas loin où vos collèges se ligueront, affiliés à une université française. L'Université française de l'Ouest canadien. Ce jour-là, le fondateur de votre collège de Saint-Boniface, Mgr Provencher, tressaillera d'une joie paternelle dans le paradis qu'il a si vivoureusement gagné, et nous, vos frères de Nicolet, avec tout le Canada français, nous applaudirons à la triomphante et définitive affirmation de votre survivance.





— Cliché Canadien National.

Lorsque Herman Trelle, de Wembley, Alberta, s'établit sur une terre de l'Ouest canadien, en 1920, il avoua s'y connaître peu en agriculture. Cette ignorance partielle ne l'a pas empêché de décrocher cette année, à l'exposition internationale de Chicago, le premier prix pour le blé et l'avoine. C'est même le premier exposant à décrocher ces deux championnats du monde à la fois.

Le nouveau champion est né à Kendrick, Idaho, il y a 31 ans. Il vint s'établir en Alberta, avec sa famille, en 1920. Il étudia à Edmonton et fut reçu ingénieur civil à l'Université d'Alberta. Durant la guerre il servit dans l'aviation canadienne.

En 1920 faisant de l'arpentage dans la région de Rivière à la Paix, au nord-ouest d'Edmonton, il fut frappé de la richesse du sol et s'établit sur une ferme de 160 acres. Aujourd'hui il cultive 800 acres. En dix ans il est devenu indépendant de fortune grâce à cette riche contrée agricole de la Rivière à la Paix où des millions d'acres de bonne terre attendent encore la charrue du colon.

Le championnat du grain remporté par Trelle à Chicago est le quatorzième qui revient au Canada depuis 16 ans que le concours international se tient. Le blé exposé par le vainqueur était du Marquis. Il provenait d'un champ de 58 acres qui a rapporté en moyenne, cette année, 70 boisseaux à l'acre. L'avoine primée était de la sorte dite Victory et rapporta environ 150 boisseaux à l'acre.

Une Héroïne de la Guerre

Pour ceux qui ne savent pas, la ville des cinq clochers aux quatre sans cloches, offre le cachet vieillot d'une cité somnolente étendue paresseusement sur la rive de l'Escaut.

L'étranger qui passe — et même le Belge — ne sait pas quels liens étroits unissent Tournai et les Tournaisiens, c'est-à-dire une mère très tendre avec un brin de malice dans le sourire et des enfants légèrement goguenards et frondeurs, au demeurant les meilleurs "fieus" du monde.

Il ne sait pas que quand cette mère tressaille de plaisir ou de colère, ses fils chantent à tue-tête ou sifflent bravement le fameux refrain:

"On peut marcher, les Tournaisiens sont là!"

Il ne sait pas, quand se dresse cette souveraine qui a vu César et ses légions, Mérovée et ses successeurs, nos comtes de Flandre et les rois de France, qui a subi les Vandales, les Normands et les Boches, avec quelle majesté elle lève son front et se raidit sous le manteau somptueux que vingt siècles ont brodé.

* * *

Dans ses murs ont passé quelques femmes dont, à des titres divers, elle s'enorgueillit et dont elle garde précieusement la mémoire, sainte Jeanne d'Arc, l'impétueuse princesse d'Epinoy, l'humble vendeuse Gabrielle Petit, l'aristocrate Louise de Bettignies.

A vrai dire, cette dernière n'est pas une fille du terroir, mais cependant elle est de descendance belge et même tournaisienne.

Antoine Redier, dans son livre qui est un chef-d'oeuvre, "La Guerre des Femmes", omet ce détail, trop précieux cependant pour ne pas être mis en vive lumière.

C'est à Enghien qu'il faut placer le berceau ancestral de la jeune et héroïque Française dont les Allemands sentirent la lourde, la mystérieuse, l'infatigable puissance.

A ce titre, on peut dire que Louise de Bettignies est "nôtre".

Elle est "nôtre" encore, car c'est aux portes de Tournai, à deux pas de l'auberge du "Canon d'or", au faubourg de Maire, que l'héroïne fut arrêtée le 20 octobre 1915.

* * *

Sa vie, on la connaît.

Redier l'a écrite admirablement. Si admirable que fut le livre, il n'obtint pas le prix "Fémina" que des femmes pourtant devaient décerner. Lucie Delarue-Mardrus, dont la plume d'or écrit tant de choses viles, fut seule à soutenir, mais en vain, l'oeuvre du bel écrivain racontant l'histoire merveilleuse d'une admirable Française. Signe des temps.

Donc Louise est à Lille quand les Allemands y entrent. Pleine d'horreur et de dégoût, elle fuit en Angleterre, où bientôt, jeune, alerte et jolie, intelligente, fort gaie, très pieuse, parlant couramment l'anglais, l'italien, l'allemand, elle impressionne fortement les officiers alliés.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire de l'espionnage. On lui offre l'enrôlement. Elle consulte sa mère, le Père Boulangé, son directeur, et finalement elle accepte.

Désormais, elle s'appellera Dubois. Avec une petite employée — autre âme d'acier — Léonie Van Houtte, "alias" Charlotte, elle commence une vie effarante, effrayante d'activité et de dangers.

Quarante fois, elle passe la frontière. Ses renseignements sur les trains, les convois, les postes d'artillerie, les dépôts de munitions, les champs d'aviation sont d'une rapidité et d'une précision qui déconcertent les états-majors.

Chaque soir, quand tout repose dans l'obscurité, à tel ou tel point stratégique, à telle ou telle ligne de chemin de fer, une joviale marchande de fromages, une couturière accorte, une grave infirmière, un professeur attardé passe comme par hasard. Et avec une intelligence et une audace inouïes, le rapport précieux est transmis aux alliés...

En douze heures, elle fit bombarder et sauter un nouveau dépôt de munitions installé par les Boches, à proximité de Tourcoing.

Et le reste à l'avenant.

* * *

Un jour elle fut prise. Cela devait arriver.

Elle fut jugée au cours d'un audience qui dura huit heures. On ne pouvait pas ne pas la condamner à mort. Von Bissing, impressionné, commua la peine capitale en celle de détention "perpétuelle"...

"Perpétuelle!" s'écria Louise en riant. Cela veut dire, jusqu'à la victoire de la France.

Les Prussiens la tuèrent avant.

Elle avait échappé aux douze balles du peloton. Malade à Siegbourg, pendant l'horrible hiver de 1917-1918, elle n'échappa pas au scalpel "hostile" des chirurgiens du Kaiser et, le 24 juillet 1918, au moment où Mangin et notre Roi se ruaient pour le suprême assaut, Louise de Bettignies allait retrouver au ciel Gabrielle Petit qui avait été condamnée comme elle et avec elle.

Le même placard rouge, le sinistre "Bekauntmakung" apprenait aux Bruxellois le 4 avril 1916 l'exécution et la commutation...

Le 20 février 1920, à travers les rues de Cologne, placé sur l'affût d'un canon français, couvert de fleurs anglaises, le cercueil de la glorieuse et noble enfant, croix de guerre, Légion d'honneur, passait devant les troupes présentant les armes.

* * *

Les Prisonniers Politiques de Tournai, pas bien riches, ont scellé dans le mur de l'auberge où on arrêta la jeune patriote, une plaque de marbre, assez haut pour faire lever la tête des filles de chez nous.

Et détail émouvant, c'est la vieille maman de Louise de Bettignies qui, le 7 novembre prochain, devant les Tournaisiens — ils seront là! — découvrira le pieux mémorial.

Vous joindrez vos mains pour prier, Madame, et sur vos yeux qui ont tant pleuré, vous abaisserez les paupières, comme un rideau, pour ne pas voir l'Allemagne assise dans un fauteuil à Genève, l'Allemagne qui nous prête de l'argent pour stabiliser le franc, l'Allemagne qui déchire à coups d'éperons le traité de la victoire, l'Allemagne qui a rendu aux Hohenzollern leur fortune, sa maison au Kronprinz, et qui rendra demain sa couronne d'empereur au Seigneur de la guerre.

Ah! oui, fermez les yeux pour ne pas voir cela, tout cela et le reste...

Fermez les yeux, mais regardez en dedans de vous, dans le reliquaire vivant qu'est un coeur de mère, l'image émouvante de votre chère petite dont la France a magnifié la bravoure en disant d'elle: "Cette jeune fille a déployé un héroïsme rarement surpassé..."

Devant vous, mère héroïque et douloureuse, nous nous inclinons, nous les Belges, tristes vainqueurs d'un combat formidable où nous avons tout perdu, fors l'honneur, nous nous inclinons avec respect, avec reconnaissance, avec foi quand même, car le sacrifice de votre enfant nous rappelle qu'au dessus des trahisons, des lâchetés et des saletés, il importe de lever et de porter très haut son âme pour n'avoir rien à redouter ni de la vie, ni de la mort...

FIDELIS.

(Le XXe Siècle, de Bruxelles)

Une inondation à Longueuil

Montréal — A la suite de la température très douce de ces jours derniers, la glace s'est déplacée sur le fleuve et un barrage s'est formé; l'eau a commencé de monter de plusieurs pieds en face de Longueuil vers 10 heures 30, jeudi soir. Le mouvement des glaces s'est arrêté vers 11 heures 30, mais déjà l'eau avait envahi les quelques rues de Longueuil et 200 caves étaient inondées.

Les eaux ont éteint les fournaises et les gens ont été obligés de se retirer aux étages supérieurs de leurs demeures, pendant que les policiers et les pompiers se promènent en chaloupe dans la rue pour essayer de rescaper les animaux domestiques. A la Longue-Pointe, les pompes à incendie sont sous vapeur, prêtes à rendre service, si nécessaire. Plus loin, en gagnant Pointe-aux-Trembles, l'eau a monté de plusieurs pieds, mais aucun dommage n'est rapporté.

WASHINGTON — Une nouvelle révolution mexicaine, dirigée par l'ancien président de la Huerta, serait imminente.

Page Féminine

LA CROIX DU PETIT JESUS

Ce jour-là, Joseph cherchant de l'ouvrage,
Jésus restait seul dans l'humble atelier;
Il était alors en apprentissage,
Avait sur sa robe un grand tablier...
Il fouilla longtemps dans un tas de planches
Que le charpentier avait dans un coin;
Il en choisit deux parmi les plus blanches
Et les rabota longtemps avec soin.
Mais la tendre voix de la Vierge Mère
Lui dit: "Mon Jésus, que faites-vous donc?
Sans doute un travail pour votre vieux père?"
Le petit Jésus lui répondit: "Non".

Ces morceaux de bois qu'il taille et rabote,
Il mit bien longtemps à les aplanir;
Prenant un marteau lourd pour sa menote,
Il chercha des clous pour les réunir.
C'était pour son âge une rude tâche;
Il avait cinq ans depuis quatre mois.
Pourtant il cognait, cognait sans relâche,
Tapant bien souvent sur ses petits doigts.
Et la Vierge dit, pleine de tendresse:
"Mais, mon cher trésor, que faites-vous donc?
Sans doute un joujou pour quelque pauvresse?"
Le petit Jésus lui répondit: "Non".

Enfin, l'Apprenti céleste s'arrête,
Et laissant tomber ses bras accablés;
— Le soleil d'avril tombant sur sa tête,
Transmuait en or ses cheveux bouclés; —
Las, il s'étendit, pour faire son somme,
Sur l'objet de bois si mystérieux...
Et le Fils de Dieu, comme un petit homme,
Au bout d'un instant ferma ses beaux yeux.
Et lorsque Marie, avec grand mystère,
Vint pour lui parler encore une fois,
Parmi les copeaux qui jonchaient la terre,
Le petit Jésus dormait sur sa croix!

Théodore BOTREL.

LA LECTURE EN FAMILLE

Lire en famille? C'était une coutume antique dont nous ne voulons plus à présent. Chacun son livre! Livre parcouru silencieusement, rapidement, à présent. Chacun son livre! Livre de mots, en disant d'un ton dégagé: "Pas mal ce bouquin-là!"

Vous n'en saurez pas davantage, vous, la mère.

Votre enfant vient de passer quelques heures dans un tête-à-tête redoutable avec le livre. Il était là, les poings dans les cheveux, comme pour former un rempart autour de son trésor, et les idées plus ou moins justes, les impressions plus ou moins pures, venaient toucher ce jeune coeur frémissant. L'enfant ne sera plus le même, après avoir écouté la chanson du livre, mais il ne voudra pas ou ne saura pas vous dire quel était l'air de la chanson. Peut-être se laissera-t-il guider, tout au long de sa vie, par cette chanson entendue à l'heure où tout résonne dans l'âme trop sensible. Et vous chercherez quelle fut la cause de telle évolution car vous ne savez point que votre enfant changea depuis le soir où, tout près de vous, sous la lampe, il laissait le rêve l'emporter si loin.

Ne croyez-vous pas que les effets de la lecture seraient bien différents si le père et la mère se mettaient entre l'enfant et le livre? La présence des parents assainit tout. Certains mots qui donnent la fièvre, quand on les lit tout bas, reprennent une pureté simple et naturelle quand ils retentissent dans le cercle familial.

Le livre qu'on n'oserait laisser entre les mains de l'enfant, combien il est facile de le lire devant lui, en atténuant, en abrégeant le texte un peu trop lourd! La nourriture spirituelle arrive ainsi, merveilleusement dosée, appropriée à l'esprit qui s'ouvre pour la recevoir.

Et puis, vous savez comme on lit mal quand on est petit... et même un peu plus tard! On veut connaître tout de suite la fin du livre. Comment y arriver? En lisant aussi vite que possible. On saute les pages les plus exquises pour "savoir", savoir ce qui arrive. Naturellement, c'est une lecture sans joie et sans profit! Mais quand on écoute, la lenteur forcée du débit permet de savourer chaque parole. Le ton du lecteur, s'il connaît son métier, donne au récit une vie chaude et communicative. Le décor rêvé par l'auteur surgit à nos yeux; nous comprenons le plan qu'il a établi; nous goûtons la finesse de ses analyses. Nous marchons près de lui, à pas lents, regardant comme il le fit les beaux paysages tranquilles que le lecteur pressé traverse en courant.

Ce n'est pas tout. Le lecteur pressé lit toutes sortes de choses sans les comprendre. Va-t-on s'ennuyer à consulter le dictionnaire ou la carte géographique? Jamais de la vie! "Je ne comprends pas, tant pis..."

Mais en famille, il y a toujours une voix qui s'élève pour demander un renseignement; car vous savez bien que nous sommes très indulgents pour notre propre ignorance et impitoyables quand il s'agit de l'ignorance d'autrui.

Le père et la mère se trouvent là, pour répondre à toutes les curiosités. Et les curiosités se réveillent, harcèlent, et le petit lecteur, au lieu d'avaler une foule de mots inconnus, de se nourrir d'idées vagues et de se contenter d'à peu près, s'instruira très doucement.

Enfin, la lecture met un lien d'une force et d'une douceur étranges entre les personnes qui lisent le même livre. Ne croyez-vous pas que nous allons mieux nous aimer, mieux nous comprendre? A l'heure actuelle, les parents ont souvent le sentiment douloureux de se trouver en dehors de la vie de leurs enfants qui sortent seuls, travaillent et s'amusent sans que les parents soient présents. Enfin! Voici une occupation commune qui amènera des émotions toutes pareilles, qui nous permettra de savoir ce que pensent les grands collégiens et leurs cachottières petites soeurs. Nous retrouvons l'âme de nos enfants.

Nous la retrouvons... Ne serait-ce pas l'occasion de prendre une influence décisive sur cette âme indépendante? Les enfants nous écoutent, c'est par nous que leur arrive la révélation de la beauté; qu'allons-nous faire pour rendre féconde cette heure d'intimité délicieuse? M. l'abbé Brémond nous l'explique.

"Penser tout haut devant l'enfant, écrit-il, l'admettre comme un frère plus jeune dans l'intimité de notre vie, l'amener à laisser parler son âme. Le mettre avec tout l'abandon possible dans la confidence de nos admirations, faire passer dans notre voix quelque chose de notre âme quand nous lisons, réchauffer les vieux textes morts de l'ardeur de notre enthousiasme."

Et il résume cette méthode en un mot bien profond: "Soyons des professeurs d'admiration." C'est le plus sûr moyen, dit-il, de donner à un enfant le goût des belles choses.

N'essayerons-nous point de nous rapprocher ainsi de ces chères petites âmes qui, trop souvent, nous échappent? Toutes les fois que nous le pourrons, lisons avec nos enfants. Au lieu que chacun lise "son" livre tout bas, lisons tout haut "notre" beau livre. Faisons si bien sentir qu'il est beau, que l'enfant rêve de goûter une seconde fois au chef-d'oeuvre.

"Il faut être seul, disait Lacordaire, pour lire une page qu'on aime." Sans doute, mais les jeunes ne savent pas toujours découvrir la page digne d'amour.

Silence émouvant: il y a l'enfant et l'auteur. Mais non: il y a encore le père ou la mère, celui qui, le premier, a tiré le voile et a convié l'enfant à venir contempler ce qu'est un chef d'oeuvre.

Berthe BERNAGE.

(La Maison)

LE TEMPS DES "FETES"

Un aspect des deux semaines des Fêtes qu'on ne saurait oublier, c'est qu'en sus d'une époque de réunion de famille, c'est aussi une époque de dimanches. On se retrouve à l'église presque aussi souvent qu'autour du poêle, et si l'on y regarde bien, c'est là peut-être qu'est atteint le fond des émotions du voyageur au foyer...

Que la vieille cloche sonne bien, le matin du Jour de l'An, dans l'air sec et blanc de soleil! Et qu'on se retrouve chez soi dans l'église, où presque tous les bancs appartiennent encore à la même famille qu'autrefois! D'avance, l'on sait quels chefs de dynastie seront en avant, en arrière et à droite, et qu'à gauche, en se retournant un peu, on rencontrera le regard de tel citoyen un peu vieilli, de tel ami dont le regard vous cherche, de telle brave femme qui vous a à moitié élevé, lorsque vous alliez jouer chez elle, avec son petit garçon de votre âge. Et pour que la fête soit complète, vous pouvez, cette année, voir au choeur, à peine vieillis et toujours aimés de la paroisse, deux des anciens curés qui ont passé et à qui l'âge ou la santé ne permettent pas de continuer le ministère actif.

Le psychologue qui réussirait à analyser le sentiment affectueux que l'on peut conserver à l'endroit de certains prêtres, celui-là serait émerveillé de ce qu'il lui aurait été donné de voir et de ressentir. Mais rien n'en paraît extérieurement: il n'y a que des yeux qui s'oublient et des prières qui s'échangent... Et ces jeunes hommes qui firent un jour — il y a longtemps — le voeu héroïque de n'avoir jamais à eux de petits enfants, voilà qu'au déclin de leur vie ils en ont en plus grand nombre, et d'aussi fidèlement attachés, que les couples dont ils bénirent l'union au cours de leur carrière apostolique...

Pour peu que l'on commence à approcher de la quarantaine, il est curieux de voir comme on peut éprouver, dans le banc paternel, une impression de continuation d'âme et presque de corps, une illusion émouvante d'être devenu "lui", tel qu'il était jadis, assis à la même place, appuyé de la même façon à la colonne qui empiète un peu sur le banc, croisant les bras par instants, ou portant la tête un peu plus haut sous l'empire de quelque fugitive pensée distraitement poursuivie. On ne le sait pas, lorsqu'on a encore ses parents, à quel degré on les aime, quelles racines profondes, totales, ils ont dans le sol de votre coeur. Et quand on les a perdus, et qu'on revient se mettre dans le cadre où ils évoluèrent, après vous être toujours senti inconsciemment un peu étranger dans tous les endroits où ils n'ont pas été connus, c'est l'une des plus belles choses de la vie que d'arriver un jour, soit dans leur chaise préférée, qui dure encore, soit à leur place à l'église, et d'accrocher au même endroit peut-être la pelisse ou la coiffure qui leur appartint et vous fut transmise après qu'ils furent partis, puis de dire au fond de l'âme en prenant place: "C'est moi, père, je suis revenu encore une fois..."

Il faut espérer que le ciel pardonne à ces distractions plutôt consenties, pendant que se déroule l'office divin. Comment les éviter, alors que l'ombre même du passé plane au-dessus de l'éphémère assemblée des vivants? Pour les autres aussi, les voisins qu'on ne peut oublier, dans le champ des morts, l'époque des Fêtes doit amener une "vie" plus profonde, c'est-à-dire une plus étroite communion avec nous, qui passons comme une ombre vaine et les rejoindrons bientôt dans la paix sans fin; et c'est peut-être parce qu'ils nous entourent ainsi que l'on pense tant à eux, dans ces lieux bénis où s'est déroulé avant le nôtre leur humain pèlerinage.

Ernest BILODEAU.

CONSEILS UTILES

Pour nettoyer les doigts de gants

Après avoir porté vos gants une fois, retournez-en les doigts, et collez au bout des petits morceaux de taffetas anglais. Cela empêchera le tissu de s'user et les gants dureront plus longtemps.

Pour sortir un bouchon

Pour faire sortir un bouchon d'une bouteille, introduisez-y une corde au bout de laquelle vous avez fait un noeud. Retournez pour faire arriver le bouchon près du goulot, tirez ensuite la corde dont le noeud entraînera le bouchon.

L'EVANGILE

Deuxième dimanche après l'Epiphanie

(S. Jean, II, 1-11)

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. Et, le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit: Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient: Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là, pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre dont chacun tenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs: Remplissez ces vases d'eau; et ils les remplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta: Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel; et ils lui en portèrent. Dès que le maître d'hôtel eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit: Tout le monde sert d'abord le meilleur vin, et quand les convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut le premier des miracles de Jésus: il le fit à Cana en Galilée, et par là il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Calendrier de la semaine

Jeudi 6 janvier — Epiphanie (d'obligation).
Vendredi 7 — S. Lucien.
Samedi 8 — S. Séverin.
Dimanche 9 — Sainte-Famille.
Lundi 10 — S. Guillaume.
Mardi 11 — S. Théodose.
Mercredi 12 — S. Arcade.

PATRON DE BRODERIE
De la "LIBERTE"



Numéros 4120-4100 bis, 4121-4102 bis — Tabliers de fantaisie

Patrons à tracer, chaque, 25 sous; perforés, 20 sous; au fer chaud, 40 sous. ... 75 sous.

... lavable, 30 sous.

Catalogue général de broderie, 35 sous. Catalogue de musique gratuit. REVUE MENSUELLE DE BRODERIE ET MUSIQUE, annonçant des patrons au fer chaud, à 75 sous l'abonnement par an.

Nos clientes voudront bien prendre note qu'un délai de deux semaines au moins est nécessaire pour la réception des patrons dont elles feront la commande.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons de la Liberté, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Le Coin des Enfants

Un conte par semaine

LA FETE DES ROIS

C'était, il y a longtemps, au neuvième siècle, un soir des Rois, dans une cabane de l'Angleterre.

La neige tombait à gros flocons, le vent qui agitait les arbres et s'engouffrait dans les pauvres demeures avait des accents plaintifs, qui faisaient frissonner.

Tout le monde se rapprochait du foyer en songeant à ceux qui, cette nuit-là, sans asile et sans pain, erraient dans les hameaux en quête de la part à Dieu.

Car c'était le soir des Rois, nous l'avons dit, et les pauvres avaient leur part du gâteau de famille.

Dans la chaumière d'Olgard le laboureur, Edvitha, sa blonde et douce enfant, allait et venait avec sa grâce habituelle, pour préparer le repas du soir.

Le vieillard, ému de bonheur, la regardait en souriant et se disait à part lui:

— Quel trésor que ma petite Edvitha!

Il n'osait pas ajouter, bien qu'il y songeât:

— Heureux celui qui pourra la posséder!

Elle était bien belle, la petite Edvitha, avec son gai sourire, ses joues roses, ses yeux bleus, avec la teinte de mélancolie qui voilait parfois son front de seize ans...

Nul ne pouvait la voir sans l'admirer et l'aimer.

Olgard s'assit à table, découpa le gâteau et mit la part à Dieu de côté.

A ce moment, on heurta à la porte, et un pauvre, les vêtements couverts de neige, les membres roidis par le froid, entra péniblement, soutenu par Edvitha, qui avait été à sa rencontre.

Le maître se leva et dit à l'étranger, en lui désignant un siège au bout de la table:

— Ami, prenez votre place: les pauvres sont les bienvenus dans ma demeure.

— Merci, maître; Dieu vous le rende! murmura le visiteur avec émotion.

Il prit sa part du gâteau et mangea avec appétit.

Olgard, Edvitha et les serviteurs en firent autant de leur côté.

Chacun se demandait qui serait roi ce soir-là.

Tout à coup, l'étranger trouva la fève dans sa part et la montra en souriant à ses hôtes.

— Vous êtes le roi, dit-on.

— Pauvre roi, dit Edvitha, je vous demande une part de votre royaume.

— Bravo! roi généreux! s'écria en riant Olgard.

— Vous serez ma reine, continua le pauvre, en s'adressant à la jeune fille, je vous donne mon sceptre... je vous donne mon coeur...

— C'est bien; alors, mon roi, puisque je suis reine, je me dois à vos besoins... Vos vêtements sont en lambeaux, je veux les renouveler... Voici une fourrure qui vous garantira du froid et de la neige... Votre chaussure est usée, en voilà une autre plus neuve... Et puis, votre escarcelle est sans doute assez légère, je vous donne la mienne de grand coeur.

Le pauvre remercia avec des larmes de reconnaissance. Olgard gronda doucement sa fille de tant de générosité, et l'embrassa sur les deux joues. Elle était radieuse, la petite Edvitha; il en est toujours ainsi quand on se montre bienfaisant.

On passa une soirée délicieuse dans la vieille cabane du pays de Galles.

— Le roi boit! cria-t-on toutes les fois que l'étranger porta la coupe rustique à ses lèvres.

Le matin, le pauvre avait disparu.

D'étonnantes nouvelles coururent bientôt dans la contrée. On disait que le roi Alfred, que les Danois avaient chassé de son trône, venait, avec ses fidèles soldats, de rencontrer l'envahisseur dans la forêt de Selwood et l'avait complètement défait. Le roi Alfred, affirmait-on, après avoir longtemps erré de chaumière en chaumière, avait pénétré dans le camp des Scandinaves, et là, sous un déguisement de barde, s'était appliqué à étudier leurs forces et leurs positions, et avait profité de leur désordre pour livrer cette fois décisive bataille."

C'était la vérité.

Un jour, des équipages brillants s'arrêtèrent à la porte de la cabane d'Olgard.

Un guerrier couvert d'une armure resplendissante entra joyeusement et dit, en montrant les vêtements pauvres que portait un officier de sa suite:

— Reconnaissez-vous ceci? Je suis le mendiant à qui vous les avez donnés... Vous avez eu pitié de mon infortune... Vous m'avez sacré roi... Un ange de vertu et de bonté a bien voulu se nommer ma reine: je viens réclamer l'exécution de cette promesse, car je suis véritablement roi et je veux qu'elle soit reine.

Tout le monde s'inclina; c'était le roi, c'était Alfred-le-Grand.

Edvitha devint reine et fut heureuse. Les chroniques ajoutent que la maison d'Olgard fut changée en un temple où chaque année le roi et la reine faisaient un pèlerinage pieux.

COMPOSITIONS DE CONCOURS

La Survivance française

Chère amie,

Tu dois sans doute avoir entendu parler du voyage de la Survivance française, et en vraie Canadienne française, je suis certaine à l'avance que tu désirerais faire ce voyage. Pour moi c'est un véritable sacrifice de ne pouvoir accompagner tous les heureux excursionnistes de la Survivance, car je sais qu'une noble ambition les anime et je serais si fière de prouver par ma présence que je comprends toute l'importance de ce geste magnifique. Malheureusement, mes moyens ne sont pas en harmonie avec mes désirs.

Toutefois, il ne m'est pas défendu d'accompagner ces braves patriotes par le coeur. Je le ferai tous les jours, et mieux que cela, une ardente prière s'élèvera chaque jour bien fervente pour le plein succès de cette noble entreprise.

Ce voyage se fera durant le temps des fêtes, époque traditionnelle des réunions de famille, et seule saison de loisirs pour nos cultivateurs de l'Ouest. Le but principal du voyage est de cimenter les bonnes relations actuelles entre les groupes français, faire connaître dans l'Est la fertilité de nos terres de l'Ouest, et collaborer à la grande oeuvre de l'unité nationale; en d'autres termes, resserrer l'amitié fraternelle entre les groupes français de l'Est et de l'Ouest.

S'il y en a qui se demandent ce que deviennent les groupes français de l'Ouest, qu'ils viennent voir ce qu'est devenu le groupe manitobain! Il a enterré et enterrera encore ceux qui prédisaient sa disparition. Cette poignée est aujourd'hui forte de cent mille Canadiens qui sont bien chez eux et qui ont des droits indéniables.

Les membres de la Survivance ne sont pas des touristes ou des gens de bureaux en vacances; ce sont des cultivateurs, des travailleurs, des fils du sol qui vont encore une fois prendre leur place autour de la table familiale, et montrer par leur présence qu'ils appartiennent à la grande famille française, aussi bien par le sang qui coule en leurs veines que par le coeur qui bat en leur poitrine et la langue qui fleurit sur leurs lèvres.

Comme l'année dernière, je crois que l'immense majorité se composera d'habitants de chez nous; nous serions tout à fait à l'aise, n'est-ce pas? Les pèlerins montreront encore par leur présence la vigueur de leur âme nationale; ils diront plus éloquemment que tous les discours que les Canadiens, pour peu qu'ils sachent se montrer dociles aux directions de leurs chefs, peuvent prospérer et rester fidèles à leur idéal; que les fils de la Rivière-Rouge, de la Saskatchewan, et ceux qui sont groupés au pied des montagnes Rocheuses, sont aussi franco-canadiens que les habitants des rives du Saint-Laurent.

Ne trouves-tu pas comme moi que les survivants ont un but bien noble en faisant ce voyage?

Maintenant je crois que tu partages mon opinion et que tu serais, comme moi, désireuse de faire le voyage de la Survivance française. Unis donc ton sacrifice au mien, puis ensemble, souhaitons à la Survivance française un heureux et excellent voyage.

Ton amie sincère,

Marie-Louise NORMANDEAU.

Ecole Saint-Joachim (grade X), La Broquerie.

AMUSONS-NOUS

Les souhaits

Le nombre des joueurs n'est pas limité. On tire au sort celui qui va fournir un souhait et le conducteur du jeu lui adresse cette question: "Si vous n'étiez pas vous, que souhaiteriez-vous être?"

Le joueur interrogé fait trois souhaits: il voudrait être tel personnage, tel animal ou tel objet, et il s'éloigne.

Le conducteur du jeu en prend note et s'adressant à chaque joueur dit: "Que faites-vous de tel personnage, de tel animal et de tel objet." Chaque joueur lui fait, à l'oreille, trois réponses qui sont écrites par le conducteur.

Lorsque celui-ci a interrogé tous les joueurs, on rappelle l'exilé et on lui dit ce que chaque joueur (sans désigner celui-ci) a répondu. L'exilé doit deviner juste, c'est-à-dire attribuer trois réponses à ceux qui les ont faites. Alors il est délivré et un autre joueur, tiré au sort, prend sa place.

Respect aux vieillards

Vous êtes jeunes, mes enfants, vous êtes pleins de vie. Vous chantez, vous folâtrez comme l'oiseau qui vole près de son nid. Lorsque vous courez dans vos jeux, vos pieds ne semblent pas toucher la terre. Vous ne serez pas toujours ainsi. Voyez ce vieillard qui marche d'un pas lent appuyé sur son bâton; il a été jeune, alerte, joyeux comme vous.

Maintenant il n'a d'autre joie que celle de la conscience d'une vie sans reproche, et, comptant sur la miséricorde de Dieu, il attend la mort sans crainte au milieu des témoignages d'affection de ceux qui l'entourent. Cet homme a beaucoup travaillé, beaucoup souffert: il a droit à vos respects. Si vous pouviez comprendre son expérience, il vous éviterait bien des chagrins, car il a acquis la sagesse au prix de bien des peines. Ayez pour lui des égards et gardez-vous de jamais l'attrister.

Autour de la Ferme

Bonne et heureuse année

Permettez-moi, chers amis, à l'aurore de l'année 1927, de venir vous offrir les voeux que j'ai formulés pour chacun de vous au pied de la Crèche de l'Enfant-Jésus, cet ami de tous les hommes sans doute, mais des agriculteurs en particulier, puisque ce sont eux que, dans la personne des bergers, il a appelés les premiers à lui.

Que le Petit Jésus, né au milieu des animaux de la ferme, vous rende de plus en plus fiers de votre profession. Vous devez être fiers de votre vocation parce qu'elle est le plus noble et le premier genre de vie établi directement par le Bon Dieu lui-même dans le paradis terrestre.

Vous avez donc le droit de marcher le front haut, car, comme Joseph en Egypte, vous êtes les sauveurs du genre humain.

Ecoutez ce que dit André Lamande:

Honnête agriculteur, ta besogne est sacrée!
Quand ta faux se balance en la plaine dorée,
Que les futurs épis s'épandent de ta main
Ou que sous tes efforts le soc d'acier sillonne,
Sois fier, agriculteur, et que ton front rayonne:
Tu fais vivre le genre humain!"

Que Jésus, qui a passé sa vie à la campagne et qui n'est allé à la ville que pour y enseigner sa doctrine et y mourir pour nous, détourne ceux d'entre vous qui seraient tentés d'abandonner la terre et de courir après le bonheur chimérique de la ville. Méditez bien ces paroles du poète Lamande, cet apôtre de la campagne:

Hélas! les cris lointains des sombres capitales,
Leurs tourbillons maudits, leurs ivresses brutales
Montent jusqu'à ton coeur pour en troubler la paix.
La passion grandit: le feu de tes prunelles
Regarde avec dédain les terres paternelles
Qu'hier encore tu fécondais.
Dans ces vaines rumeurs, la gloire est apparue,
"Je ne suis qu'un forçat, laissons pioche et charrue,
A la ville un bonheur plus sûr m'attend," dis-tu.
Pauvre âme d'insensé qu'un tel doute ravage!
La ville qui sourit n'est qu'un dur esclavage,
Le bonheur est dans la vertu!

Que Jésus vous attache au sol, non pas avec des clous, des câbles, ni même avec de la "twine", mais avec ce lien d'autant plus fort qu'il ne blesse personne, je veux dire l'amour du sol. Un Canadien français qui n'aime pas la terre est un monstre; car nous, comme autrefois le peuple de Dieu, nous sommes un peuple d'agriculteurs; et la mission divine que nous avons à remplir sur notre chère terre du Canada, nous ne la remplirons qu'en autant que, comme peuple nous resterons agriculteurs. Pour nous, déserter la terre ce serait une folie et de plus une lâcheté.

Gravez bien profondément en votre mémoire ces vers sublimes du poète ami des agriculteurs:

Paysan, paysan, ta besogne est sacrée!...
Si, parfois, elle est rude et souvent ignorée,
Qu'importe, comprends-en la sublime beauté;
O paysan, ô roi de l'univers immense,
Changer ton pauvre sort serait une démence
Et serait une lâcheté!

Que Jésus, l'ami des petits, après avoir donné à vos enfants cet amour du sol, vous aide à les établir autour de vous, vous accorde une longue et heureuse vieillesse, afin que vous puissiez jouir longtemps de leur bonheur et du vôtre, et vous donne "le paradis à la fin de vos jours".

Ch.-N. DESLANDES, ptre.

GRANDE VOGUE DU SKI AU CANADA

Des milliers de personnes pratiquent ce sport dans chaque province

Le ski a pris une importance extraordinaire au Canada depuis quelques années. Cet agréable sport d'hiver a conquis la faveur du public de toutes les parties du pays et il est en train de devenir l'un des plus populaires de nos amusements d'hiver. Aucun exercice de plein air n'est plus salutaire et ne procure autant de jouissance à celui qui s'y adonne. Lorsque la terre a revêtu son moelleux manteau de neige, les pistes forestières, les lacs, les marécages, tous impossibles à franchir à pied en été, ne présentent plus le moindre obstacle au skieur. Tout comme la raquette, le ski permet de cheminer commodément dans les régions inhabitées qui, sans ce moyen de locomotion, resteraient inaccessibles durant les longs mois de l'hiver.

L'universalité du ski est peut-être sa principale caractéristique. Ce sport plaît à tous, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. Le nombre de skieurs de quarante ans ou plus est probablement aussi grand que celui des autres moins avancés en âge, et les gens qui se servent de skis communs, en bouleau ou en pin, sont tout aussi nombreux que ceux qui possèdent des skis plus dispendieux et plus durables en carya ou en frêne. L'adresse dans l'exécution des virages est sans doute une qualité bien désirable qui ne s'acquiert qu'au prix de patients efforts, mais pas n'est besoin d'être un virtuose du ski pour y goûter un plaisir intense, car malgré ses chutes répétées, le novice s'amuse autant que l'expert.

Les conditions qui existent au Canada sont quelque peu différentes de celles qui règnent dans les Alpes suisses ou françaises. Dans les Rocheuses canadiennes, le relief du sol est à peu près le même que dans les massifs montagneux de l'Europe, mais c'est surtout dans les régions moyennement accidentées de l'Est canadien que le ski a acquis le plus de vogue. Couvert de neige durant environ quatre mois, le vaste territoire onduleux qui s'étend au nord du Saint-Laurent et de l'Ottawa — particulièrement la zone Québec-Montréal-Ottawa — offre des conditions idéales pour le ski. Les skieurs de première force n'y ont certes pas autant d'occasions de déployer leur adresse et leur audace que dans les Alpes suisses ou françaises, dont les cimes sont de plusieurs milliers de pieds plus élevées que les hauts sommets de nos Laurentides, mais en revanche les conditions y sont idéales pour les skieurs de force moyenne, qui ne sont pas tenus d'y faire un aussi long apprentissage, et ils s'amusent tout autant que leurs confrères d'Europe.

Il n'y a peut-être aucun endroit où le ski ait fait en peu de temps autant d'adeptes que dans les villes d'Ottawa et de Montréal, où les fervents de ce sport se comptent par milliers. Ottawa, en particulier, est dans une situation fort avantageuse en ce que les terrains propres au ski commencent presque aux portes de la ville et peuvent être atteints en une quinzaine de minutes par le tramway ou le chemin de fer. La capitale possède l'un des plus forts — sinon le plus fort — groupements de skieurs du monde, le Club de Ski d'Ottawa, qui compte aujourd'hui plus de 1,600 membres, et il y existe en outre plusieurs autres clubs de moindre importance. On estime que 7,000 ou 8,000 personnes de cette ville font du ski chaque hiver.

De nombreuses pistes ont été tracées dans les collines boisées du district de la Gatineau, sur la rive gauche de l'Ottawa; plusieurs chalets ont été construits, et à chaque fin de semaine, de l'aube au midi, des milliers de skieurs, mettant à profit tous les moyens de transport disponibles, autobus, tramways et chemin de fer, se rendent aux points où commencent ces pistes pour passer une journée au grand air et refaire provision de santé et de vigueur. Des milliers de personnes effectuent de cette façon, par monts et par vaux, des randonnées allant parfois jusqu'à vingt milles.

Chacun emporte ses vivres pour la journée dans un petit havresac, et les skieurs font cuire eux-mêmes leurs aliments dans l'un des chalets édifiés à divers points de la région. De ces chalets dont quelques-uns sont à une altitude de 1,400 pieds, des pistes extrêmement pittoresques, offrant une série de descentes rapides, conduisent les skieurs jusqu'aux portes de la ville. Le retour d'un des principaux chalets, situés à une dizaine de milles, peut s'effectuer facilement en deux ou trois heures.

* * *

La région accidentée du nord de Montréal se prête admirablement au ski. Certaines localités, telles que Shawbridge et Sainte-Agathe, possèdent de bons hôtels et chaque fin de semaine ainsi que chaque jour de fête, des trains spéciaux y transportent à prix réduit des centaines de skieurs de la métropole.

Des courses et des tournois de sauts en skis qui attirent des milliers de spectateurs, sont tenus par les divers clubs sous les auspices de l'association canadienne de ski. Les jeunes skieurs du Canada n'ont pas été lents à affirmer leur valeur dans ce sport comme dans plusieurs autres. En 1924 le championnat du Dominion pour la course en skis a été remporté par un jeune skieur d'Ottawa, Edmund Condon, qui dut pour cela vaincre de forts skieurs norvégiens. En ce qui concerne les sauts, les distances accomplies au sautoir de Rockliffe, à Ottawa, ainsi qu'à celui de la Côte des Neiges, à Montréal, sont également très satisfaisantes.

Dans l'Ouest canadien, les versants des montagnes Rocheuses permettent aux skieurs d'accomplir des prouesses impossibles à égaler dans l'Est. Dans les contreforts de l'est des Rocheuses, à Banff et à Calgary, et dans le parc national du Mont Revelstoke, sur le versant occidental de cette grande chaîne, les skieurs se réunissent en nombre toujours croissant. Des concours sont tenus à ces endroits chaque hiver et l'événement principal est le grand tournoi qui a lieu au fameux sautoir du mont Revelstoke. Plusieurs records mondiaux ont été établis sur la magnifique pente naturelle qui existe à cet endroit. A cause de la longueur et de la pente de la glissoire menant au tremplin et de l'escarpement du terrain d'arrivée, les concurrents doivent posséder beaucoup d'habileté et de courage pour réussir le saut, et certains experts considèrent ce sautoir comme l'égal du fameux sautoir Blumendal, en Norvège. En février 1925, Nels Nelsen, de Revelstoke, a battu tous les records antérieurs par un remarquable saut de 240 pieds. En accomplissant ce tour de force, il surpassait son propre record précédent, alors qu'il avait réalisé une distance de 212 pieds, et il battait en outre le record professionnel de 229 pieds établi au même endroit par Henry Hall, de Détroit (Michigan). Les autres records établis à Revelstoke sont comme suit: Saut par des garçons de moins de 17 ans, 135 pieds, G. Hooley, Revelstoke, 1921; saut par des garçonnets de moins de 6 ans, 22 pieds, J. Farmiloe, Revelstoke, 1921; saut par des jeunes filles de moins de 17 ans, 84 pieds, Isobel Coursier, Revelstoke, 1921.

On peut affirmer qu'au Canada, par suite de la vogue sans cesse grandissante du ski, l'hiver n'est plus du tout envisagé comme il l'était autrefois. La venue de la saison froide est maintenant attendue avec impatience. Grâce aux avantages qu'il procure au point de vue des sports de plein air — du ski en particulier — l'hiver est aujourd'hui considéré comme une saison éminemment agréable, et les touristes étrangers viennent en nombre toujours plus grand passer quelques jours, voire quelques semaines, dans les Laurentides ou les Rocheuses pour se livrer à ce sport si profitable à tous égards.

L'origine des dents en or

La coutume de se faire aurifier les mâchoires n'a pas pris naissance aux Etats-Unis, mais à Genève.

Ce sont les dentistes suisses, en effet, qui, les premiers ont proposé à leurs clients de leur faire des dents d'un métal inaltérable.

Depuis, cette mode s'est si bien répandue, que l'habitude est prise en Amérique, comme ailleurs, de se faire faire des dents factices en or. Et c'est une fortune que certains portent dans la bouche.

MONTREAL. — Le juge François-Xavier Choquette, ancien juge de la cour des sessions, fondateur et juge de la cour juvénile, est mort à l'âge de 75 ans.

PHILADELPHIE — De l'alcool contenant du poison a causé la mort de plus de 300 personnes dans cette ville au cours de l'année 1926, d'après le médecin légiste F. Schwartz.

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$4.85⅝	$4.86⅝
Franc français	4.00	19.3
Belga belge	14.01	13.9
Franc suisse	19.44	19.3
Drachme grecque	1.29	19.3
Lire italienne	4.56	19.3
Couronne suédoise	26.91	26.8
Couronne norvégienne	26.92	26.8
Couronne danoise	26.85	26.8
Mark allemand	23.94	23.8
Couronne hollandaise	40.28	40.2

LE MARCHE

4 JANVIER 1927

Bouvillons—	
Excellents	$6.00—$6.50
Bons	$5.25—$5.75
Moyens	$4.75—$5.00
Ordinaires	$4.00—$4.50
Taures de boucherie—	
De choix	$5.25—$5.75
Assez bonnes	$4.00—$5.00
Vaches de boucherie—	
De choix	$4.25—$4.50
Bonnes	$3.25—$4.00
Ordinaires	$2.75—$3.00
Pour conserves	$2.00—$2.50
Taureaux—	
De choix	$3.25—$3.75
Ordinaires	$2.75—$3.00
Boeufs—	
Bons	$3.25—$3.75
Moyens	$2.75—$3.00
Communs	$2.25—$2.50
Bouvillons à engraisser —	
De choix	$4.25—$4.50
Bons	$3.00—$4.00
Taures à engraisser—	
De choix	$3.50—$3.75
Bonnes	$2.75—$3.25
Bouvillons engraissés—	
De choix	$4.75—$5.00
Bons	$3.75—$4.50
Veaux—	
De choix	$9.00—$10.50
Bons	$6.00—$8.00
Ordinaires	$3.00—$5.00
Moutons et agneaux—	
Moutons bons	$5.50—$7.00
Moutons ordinaires	$3.00—$5.00
Agneaux bons	$8.50—$9.50
Agneaux ordinaires	$7.00—$8.00
Porcs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral—	
Bacon de choix	$11.55
Très gras	$10.50
Lourds	$10.00
Très lourds	$ 9.50
Porc d'étal	$10.50
Légers	$10.50
Inférieurs	$7.00
Truies No 1	$9.00
Truies No 2	$8.00
Verrats	$6.00

PRODUITS

Beurre—	
Crémerie F.O.B. Winnipeg, approximatif — No 1	$ .43
Oeufs—	
(D'après la classification du gouvernement fédéral)	
Extra, la douzaine	$ .56
Premiers	$ .52
Seconds	$ .36
Pommes de terre—	
Nouvelles. Par 100 livres	$1.10
Farine—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$4.55
2 sacs de 49 livres	$4.60
4 sacs de 24 livres	$4.65
Western Canada "Purity"—	
Sac de 98 livres	$4.55
2 sacs de 49 livres	$4.60
4 sacs de 24 livres	$4.65
Ogilvie "Royal Household"—	
Sac de 98 livres	$4.55
2 sacs de 49 livres	$4.60
4 sacs de 24 livres	$4.65
Maple Leaf Flour Mills—	
Sac de 98 livres	$4.55
2 sacs de 49 livres	$4.60
4 sacs de 24 livres	$4.65
Alimentation—	
Son. La tonne	$25.00
Gru. La tonne	$27.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$3.30
Foin—	
Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg.	
Mil. No 1	$21.00
Mil. No 2	$19.00
"Red Top" No 1	$15.00
"Red Top" No 2	$13.00

Cours du grain fourni par La CIE PARENT, Limitée

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

pour la semaine finissant le 3 janvier 1927

	Mardi dec 28	Merc. dec 29	Jeudi dec 30	Vend dec 31	Samedi jan 1	Lundi jan 3
Blé No 1 Nord	1.34½	1.32¾	1.33⅜	1.32⅝	marche	1.32¾
2 Nord	1.29	1.28¾	1.29¼	1.27⅝	fermé	1.28
3 Nord	1.23	1.22¼	1.23⅛	1.21⅝	"	1.21⅜
Avoine 2 CW	.56¾	.56¼	.56⅛	.55½	"	.55½
3 CW	.53¾	.53½	.53⅛	.51	"	.51
Orge 3 CW	.64¼	.64	.64⅜	.63⅞	"	.63⅞
4 CW	.60⅛	.60	.60⅞	.60⅝	"	.60⅞
Lin 1 NW	1.84¼	1.83¼	1.84¼	1.83⅜	"	1.83⅜
2 CW	1.80¼	1.79½	1.80¼	1.91	"	1.79⅜
Seigle 2 CW	.91⅜	.91⅞	.92⅜	.92	"	.91⅞
Prix sur voie (track)						
Base Blé 1 Nord	1.31	1.30¼	1.31	1.30¼	"	1.30¼
Avoine 2 CW	.53⅞	.54¼	.54⅜	.55	"	.55
Orge 3 CW	.63¾	.63¾	.64	.63⅞	"	.63⅞
Lin 1 NW	1.83	1.82⅜	1.83¼	1.83¼	"	1.83¼
Seigle 2 CW	.90¾	.91¼	.91⅜	.91⅜	"	.91⅞
Options						
Blé Décembre	1.31	1.30¼—	1.31¼	1.32⅞	"	......
Mai	1.33½—	1.33⅞—	1.34⅛—	1.33⅝—	"	1.33⅛—
Juillet	1.33—	1.33¼	1.33⅜—	1.33⅛—	"	1.33⅛—
Octobre	......	......	......	......	"	1.26⅛—
Avoine Décembre	.56¾	.56¼	.56⅛	.56¼	"	......
Mai	.58¾—	.58¾	.58⅞	.58¼—	"	.58¼—
Juillet	.57¼	.57½—	.57⅝	.57⅜	"	.57⅜
Orge Décembre	.64¼	.64—	.64⅛	.63⅞	"	......
Mai	.68¼	.68¼	.68¼	.68⅛	"	.68⅛
Lin Décembre	1.84¼	1.83¼	1.84¼	1.83⅜	"	......
Mai	1.91¼	1.90⅞	1.91¼	1.91	"	1.91
Octobre	......	......	......	......	"	1.95⅛
Seigle Décembre	.91⅜	.91⅞	.92⅜	.92	"	......
Mai	.96¾	.97⅞	.97⅜	.97½	"	.97⅜

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

SASKATCHEWAN

SAINT-LOUIS

Bazar

Le 14 novembre avait lieu, au profit de l'église, au couvent, notre bazar. Je ne vous en donnerai pas tous les détails (c'est déjà si loin!) Mais ce que je puis vous dire c'est que, comme d'habitude, ni l'entrain ni la bonne humeur n'ont manqué. Et lorsque vint le moment où les estomacs réclamèrent leurs droits, le réfectoire, où des tables bien servies nous attendaient, fut vite envahi. Et là j'ai vu viandes, gâteaux, confitures, etc., disparaître aussi rapidement que les mets que savait avaler Gargantua, de pantagruélique mémoire. Qui donc a dit que le poids du ventre pèse sur l'âme intelligente. Ce prétexte, nos gens l'ont fait mentir, car ce ne fut que rires, conversation animée pendant tout le festin. C'est à une heure assez avancée de la nuit que chacun se retira, emportant le souvenir d'un soirée amusante et agréable, et en plus la satisfaction d'avoir participé à une bonne oeuvre.

Recettes: fonds commun, $661.90; Caroline Boucher, $233.90; Gilberte Motut, $207.20. Total, $1,103.00.

Un cordial merci à tous.

Quarante-Heures

Le lundi soir 13 décembre a eu lieu l'ouverture de nos Quarante-Heures prêchées par M. le curé Le Senne, de Big River, qui sut captiver tous les coeurs et les élèves vers l'hôte divin. A cette occasion, M. le curé Louison, de Domremy, avait bien voulu venir prêter son concours.

Election municipale

Le 13 décembre, M. J.-A. Lavergne, le sympathique chef de gare de Hoey, était réélu maire, avec une majorité de 19 voix, sur son concurrent, M. A. Boucher. Pour qui a suivi la lutte et qui connait la popularité de M. Boucher, enfant du pays, M. Lavergne a certainement remporté là une belle victoire. Jamais la municipalité de Saint-Louis n'avait encore vu une élection aussi mouvementée. Je doute que l'élection du maire Martin, à Montréal, le soit davantage. Le 5 décembre au soir, M. Lavergne avait bien voulu nous faire l'honneur de venir tenir une assemblée dans notre salle de Saint-Louis. Après nous avoir exposé les actes de son administration, qui est, nous le savions déjà d'ailleurs, tout à son honneur, il nous a dit, entre autres choses, aux applaudissements de toute la salle, qu'il entendait être juste envers tout le monde et qu'il continuerait à travailler, non pas pour un coin au détriment d'un autre, mais ayant toujours en vue le bien général de toute la municipalité. Bravo Voilà qui est bien parler. Le bien général, rendre à chacun son dû, voilà la fonction principale et fondamentale de la justice. Combien n'en voit-on pas, de nos jours, de ces petits hommes à l'esprit étroit qui profitent de leurs positions pour drainer l'argent du public suivant leur intérêt personnel, leur petit coin de terre, leur village, voire même pour favoriser leur famille. Cette manière de procéder ne peut que faire naître de profondes dissensions, des haines et de la discorde. Justice pour tous!

Le même jour, 13 décembre, la division de Saint-Louis-Hoey a élu conseiller M. Jules Saint-Arnaud par 50 voix de majorité sur son concurrent, M. Octave Parent. Nos félicitations aux nouveaux élus.

Voici la répartition des votes pour chaque candidat:

M. Lavergne — Spring Grove, 35; Domremy, 33; Batoche-Bellevue, 17; Mikilson, 54; Saint-Louis-Hoey, 95; Jean Boucher, 33. Total: 267.

M. Boucher — Spring Grove, 15; Domremy, 30; Batoche-Bellevue, 82; Mikilson, 5; Saint-Louis-Hoey, 57; Jean Boucher, 59. Total: 248.

M. Lavergne est natif de Saint-Sévère, près Trois-Rivières, P. Q., et fils de M. Arcade Lavergne, fermier. Il est âgé de 31 ans et réside dans le district depuis six ans.

VAL MARIE

Messe de minuit

Cétait une grande joie pour les habitants de Val Marie d'assister à la messe de minuit dans leur nouvelle église. Malgré le froid et la tempête plusieurs familles de Gergovia et Mosefield avaient tenu à venir. Quel charme n'avons-nous pas trouvé aux vieux cantiques de Noël et combien les enfants surtout trouvaient cela beau! Aussi M. le curé était-il heureux de remercier tous ceux qui ont contribué à la construction de l'église et les féliciter d'être venus nombreux à la Sainte Table. Quelques-uns de nos frères séparés sont même venus voir la beauté du culte catholique. De la persévérance et continuons ce qui est bien commencé.

Résultat du bazar: $616

Les deux candidates, Mme Mathilde Carlier et Mlle Thérèse Bref, ont lieu d'être satisfaites du résultat, vu la saison particulièrement dure cette année. Les chemins n'étant pas praticables pour les autos, les personnes du loin n'avaient pu venir. Merci à tous ceux qui ont donné ou acheté et à toutes les dames ou demoiselles du village ou des environs qui ont aidé les candidates dans l'organisation, surtout à Mmes A. Dunand et B. Bleau. Il nous a fait plaisir de constater encore une fois que les gens de langue anglaise ont fait preuve de bonne entente. C'est ainsi qu'un village peut prospérer par l'union de tous.

Terres ouvertes ou à vendre

Les fermiers qui sont venus louer ou acheter des terres par ici ont pu en profiter pour prendre six bons quarts qui se sont ouverts le 15 décembre, et c'est ainsi que ceux qui n'ont pas encore de "homesteads" auront l'occasion d'en prendre. Nous venons d'apprendre que quatre bonnes sections de terre sans roches, planches, au bord de la rivière, à deux milles du village, occupées par les Corbet, Kelly et Davis, tous de la même famille, sont à vendre pour ceux qui disposeraient de quelques milliers de piastres comptant.

Mariage

Pierre-Marie Denniel et Sophie Bos, le 29 décembre.

VANGUARD

M. l'abbé L. Landreville, curé de Vanguard, a célébré, le 21 décembre, son jubilé sacerdotal. Grand'messe à 11 heures, à laquelle étaient invités quelques confrères voisins. Toute la paroisse assistait à la fête religieuse. Au diner, tout intime, donné au presbytère, assistaient MM. les abbés Poirier et Roy, de Ponteix, et les conseillers de la paroisse, MM. Deau et Sheppard.

M. l'abbé Landreville fut curé à la Rivière-qui-Barre de 1919 à 1921. Obligé d'abandonner sa cure pour cause de maladie, il se retira, durant quelques années, à l'hôpital général, Edmonton, et à l'hôpital de la Miséricorde, Winnipeg. Se sentant un peu rétabli, il accepta une autre cure dans le diocèse de Régina, à Vanguard.

COLOMBIE ANGLAISE

MAILLARDVILLE

Baptêmes

Le 23 novembre — M.-Malvina-Germaine, enfant de W. Houle et de R.-A. Faucher. Parrain et marraine: M. et Mme N. Faucher.

Le 19 décembre — M. et Mme C. Faucher (Mlle A. Lisée, autrefois de Gravelbourg), ont le plaisir d'annoncer à leurs amis la naissance d'un fils, premier né, baptisé sous les noms de J.-Marcel-Napoléon. Parrain et marraine: M. et Mme N. Faucher, grands-parents de l'enfant.

Fait digne de remarque, c'est pour la 21me fois que M. et Mme N. Faucher sont, de compagnie, parrain et marraine. Record nouveau genre, dans l'Eglise de la Colombie canadienne, sinon dans tout le Canada chrétien. En plus de nos félicitations, souhaitons à ces deux Canadiens français de voir baptiser et grandir leur troisième et quatrième génération.

Départ

Les amis de M. W. Millet apprendront avec chagrin son départ de Maillardville, C.-A., pour les Etats-Unis, où il espère faire plus rapidement fortune...

M. Vachon, si avantageusement connu ici, a l'intention, lui aussi, de nous quitter pour la même cause...

Leur souhaiterons-nous succès... ou prompt retour?

• • •

M. L.-W. Doucet, autrefois de Saint-Paul des Métis, vient d'installer, dans l'ancienne salle Millet, restaurant, table de billards, boutique de perruquier, etc. Attention! les amis. L.-W. promet à ses clients de les faire "frémir" d'aise en leur faisant admirer le tranchant bien entretenu de ses instruments de torture mis à leur disposition depuis 8 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Sans compter les ragoûtants petits dîners de garçons qu'on peut servir, après le gain, longtemps disputé, d'une intéressante partie de billard...

En visite

Mme J. Doucet et son fils Albert, de Saint-Paul des Métis, Alberta, en visite chez Mme Duhamel, sa fille.

Triduum

Notre Rév. Père curé a eu l'heureuse inspiration de demander le R. P. Ludovic, Canadien français, Franciscain de la maison de Vancouver, pour venir prêcher un Triduum en préparation à la grande fête de Noël; délicate attention de notre Rév. Père curé envers les paroissiens canadiens-français de Maillardville.

Accidents

La neige que nous avons eu le plaisir de garder deux jours seulement a été la cause de bien comiques incidents; chez quelques-uns, elle a failli tourner au tragique: entre autres, le petit J. Allard en a eu un oeil presque enlevé et P. Godin l'a échappé belle en venant en contact avec une automobile, à petite vitesse heureusement.

Résultat des examens

Au Couvent de Notre-Dame de Maillardville, sous la direction des RR. SS. de l'Instruction de l'Enfant-Jésus (moyenne de points sur 15 matières):

Grade I: Lucien Schwab, M.-A. Paré, Elvi Bohémier.

Grade II: Kathleen Allard, 64; Antonio Paré, 61; Pauline Cromwell, 57.

Grade III: Jeanne Bouthot, 76; Elmire Allard, 69; Just. Bohémier, 63.

Grade IV: Mabel Cox, 88; Geneviève Thomas, 84; Cécile Payer, 79.

Grade V: Marguerite Payer, 73; Juliette Couture, 72; Ange-M. Bohémier, 71.

Grade VI: Albert Lafrance, 81; M.-Thérèse Girardi, 80; Lucien Croteau, 74.

Grade VIII: E. Bouthot, 77; Gertrude Thomas, 74; Jean-L. Girardi, 71; Jeanne Houle, 65.

Prix de catéchisme: Gertrude Thomas, M.-Thérèse Girardi, Ange-M. Bohémier, Marguerite Girardi, Just. Bohémier, Louis Couture, J.-Paul Duare, Eloi Bohémier.

Assistance moyenne: 120 élèves.

Visiteuse distinguée

La Rde Mère Alix, assistante provinciale au Canada, était de passage au couvent cette semaine.

• • •

De Maillardville, C.-A., à l'occasion de la nouvelle année, nos voeux de paix, bonheur, prospérité et le traditionnel paradis à la fin de leurs jours à nos amis manitobains de Saint-Norbert, Richer, Saint-Alphonse, Saint-Adolphe, Sainte-Agathe, Bruxelles, Notre-Dame de Lourdes, Swan Lake, Dunrea, Grande-Clairière, Saint-Pierre, Otterburne, La Salle, Saint-Boniface et Winnipeg.

MANITOBA

SOMERSET

Nos jeunes étudiants et étudiantes sont venus dans leurs familles pour les fêtes de Noël. Mlles Jeanne Nadeau, Berthe Girouard, de l'école normale de Manitou; Georgette Boyer, du couvent de La Broquerie; MM. Lorenzo Girouard, Léo Trottier, du Collège de Saint-Boniface; Yves et Guy Rocan, de la Maison-Chapelle.

• • •

Mme Decosse est de retour de sa promenade à Winnipeg, où elle était allée visiter sa soeur Mme Richard. Sa fille, Mlle A. Decosse, est en visite chez son frère et ses amies à Winnipeg.

• • •

M. P. Lusignan est parti avec la Survivance pour un voyage de quelques mois dans l'Est.

• • •

Mme G. Couch (autrefois Eva Cusson) était de passage à Somerset, en route pour Swan Lake, où elle visite ses beaux-parents.

• • •

M. l'abbé Couture est allé passer quelques jours chez ses parents à St-Boniface. Il accompagnait M. l'abbé Primeau, qui était de passage au presbytère dernièrement.

• • •

Mlle B. Girouard est allée passer quelques semaines à Winnipeg chez des parents et amies.

• • •

M. le Dr J. Bourgouin a passé le jour de Noël dans sa famille.

Messe de minuit

Le "Minuit, chrétiens", traditionnel fut chanté par M. Joseph Rondeau.

"Kyrie" et "Gloria", Gounod.

"Credo", III grégorien.

"Sanctus" et "Agnus", Gounod.

Cantique: "Puer Natus in Bethleem", grégorien.

"Adeste fideles", grégorien.

"Près d'un berceau", Lambillotte.

Les anciens cantiques, toujours beaux, suivirent à la messe de l'aurore.

Solistes: Mlles G. Rocan, B. Girouard; Mme Fernand Dufresne; MM. J. Rondeau, B. Benoiton, A. Perreault, L. Trottier, L. Girouard.

Directeur: M. l'abbé A. Couture.

Organiste: Mlle E. Boyer.

• • •

Tableau d'honneur pour le mois de décembre à l'école Cléophas.

Grade VI: Eveline Boisvert, 87; Germaine Boisvert, 86.

Grade V: Gertrude Côté, 88; Josephine Nivon, 85.

Grade IV: Hélène Boisvert, 84; Marcel Nivon, 75; Mary Van den Dorpe, 75.

Grade III: Armand Côté, 81.

Gradt II: Elodie Lemieux, 81; Aristide Boisvert, 79; Omer Lemieux, 79.

Grade I: Alice Boisvert, 85; Clément Nivon, 81.

SAINT-CHARLES

On nous écrit:

Etant de passage dans le Manitoba, j'ai eu le plaisir de m'arrêter à Saint-Charles, petite paroisse à environ neuf milles de Winnipeg, et d'assister à la messe de minuit.

Chers lecteurs, ne pensez pas qu'il n'y ait que dans les villes et les cathédrale que l'on puisse goûter du beau chant. Si vous étiez venus à la messe de minuit dans cette petite paroisse, vous auriez été, comme moi, enthousiasmé d'entendre chanter une belle messe à parties exécutée par un choeur mixte, composé de superbes voix mâles, secondé, paraît-il, par trois jeunes demoiselles seulement de la localité, qui ont rendu leur partie à la perfection, avec une justesse et une assurance irréprochables.

J'aurais beaucoup aimé faire la connaissance du directeur, car je le devina tout à fait capable. C'est, je crois, lui-même qui a chanté "Minuit chrétiens" d'une vraie et belle voix de baryton. Après information prise, c'est un M. Pinvidic.

Tous les chantres sont, paraît-il, de Saint-Charles, à part un jeune homme qui est pour quelque temps dans la paroisse.

Ce que j'ai beaucoup admiré, ce sont les beaux cantiques en parties qui se succédaient sans interruption pendant la messe de l'aurore, et avec un ensemble parfait; plusieurs de ces cantiques ne m'étaient pas inconnus, mais jamais je ne les avais goûtés avec autant de plaisir.

Je quitte le Manitoba en gardant un souvenir inoubliable de la petite paroisse de Saint-Charles. Je pourrai, de retour dans mes foyers, dire que nos frères de l'Ouest savent mener les choses à bonne fin.

Maurice GRANGER.

STE-ANNE DES CHENES

Naissances

Le 22 décembre — Marie-Thérèse-Fernande, enfant de Jean-Baptiste Lessard et d'Octavie Fillon. Parrain et marraine: M. et Mme Louis Salignon.

Le 27 décembre — Marie-Noëlie-Olga, enfant d'Alfred Bernier et de Marie-Louise Grouette. Parrain et marraine: M. et Mme Louis Salignon.

Le 30 décembre — Joseph-Wilfrid, enfant de William Proulx et d'Alexandrine Roussin. C'est le onzième enfant de la famille. Parrain et marraine: M. et Mme Willie Owens.

Le 31 décembre — Marie-Laurie-Anna, enfant d'Octavien Rémillard et de Victoria Owens. Parrain et marraine: Jean-Baptiste Owens et Ida Rémillard.

Statistiques

Pendant l'année 1926 il y a eu dans la paroisse 42 baptêmes, 10 mariages, 17 sépultures.

DUNREA

Le 23 décembre il y eut une petite fête intime à l'école du Sacré-Coeur. M. le curé et les Rév. Soeurs auraient bien voulu réjouir les enfants par un bel arbre de Noël, mais ils durent y suppléer, cette année encore, par une humble pêche à la ligne. Après la lecture des notes qui révéla des progrès sensibles, chaque élève se présenta à tour de rôle et plongea l'hameçon dans l'étang magique pour en retirer le poisson désiré. Inutile de dire que la joie rayonna dans la salle. Espérons aussi que cette petite récompense contribuera à rendre nos enfants plus studieux que jamais.

• • •

La fête de Noël est de nouveau du passé; mais qu'elle a été belle cette année dans notre église fraîchement restaurée! Pour la décoration de l'église et de l'autel, aussi bien que pour l'embellissement de la crèche, rien ne laissait à désirer, grâce au dévouement admirable et au bon goût de nos religieuses.

Notre chorale, sous la direction habile de M. Jules Deschênes, et soutenue cette fois par l'appréciable concours des dames et demoiselles de la paroisse, a su maintenir la réputation qui lui est acquise depuis si longtemps. Elle exécuta, à la messe de minuit, la messe du second ton à quatre voix.

VOYAGES D'HIVER POUR "BLANCS-BECS"

En haut, à gauche: Scène d'hiver après une "bordée"; à droite: un déjeuner dans la forêt. En bas, à gauche: un chien esquimau; à droite: un attelage de chiens tirant le traineau d'un trappeur sur la piste de neige.

Le Canada qui se réclame déjà de tant de sports d'hiver vient d'en inventer un nouveau qui ne manquera pas de plaire aux touristes, aux chasseurs et à tous ceux qui désirent un repos vivifiant. Il s'agit de voyages pour "blancs-becs" dans le nord de Québec et d'Ontario sous la conduite de guides et de trappeurs expérimentés et dans les meilleures conditions de confort et d'agrément.

Le mot "blanc-bec" n'a pas ici un sens péjoratif; il signifie seulement non initié et correspond aux mots anglais "tenderfoot" et "chechako." Il s'applique à tous ceux qui n'ont pas vécu l'intéressante vie des bois en hiver et sont des "jeunesses," des "blancs-becs" comparés aux vieux guides, coureurs de pistes.

Ces "blancs-becs" peuvent être de vrais sportsmen qui cherchent de nouvelles aventures, des hommes d'affaires qui désirent prendre un véritable repos loin des centres habités. Comme question de fait ces voyages d'hiver dans la forêt que nous annonce le service du tourisme du Chemin de fer national du Canada peuvent être entrepris par tous. Ils s'accompliront dans des conditions idéales et même celui qui n'a aucune expérience du bois pourra voyager en plein nord sauvage, suivre le trappeur quand il va relever ses pièges, étudier sur place la vie des animaux sauvages et prendre un exercice sain.

Les étapes sous bois seront couvertes en raquette ou en traineaux à chiens. Elles seront mesurées à la force et au confort des voyageurs. Plusieurs guides et trappeurs du nord de Québec et d'Ontario sont déjà organisés pour recevoir les voyageurs "blancs-becs" qui voudront les suivre cet hiver pour quelques jours.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

SAINT-NORBERT

La paroisse de Saint-Norbert vient d'être plongée dans un nouveau deuil par la mort de Mme N. Paillé, mère de sept enfants. Elle dut prendre le chemin de l'hôpital de la Miséricorde le 27 décembre pour subir une opération le lendemain. Son appréhension de ne plus revenir au sein de la famille n'était que trop fondée. La mort se fit vite entrevoir. Dans l'après-midi du 29, les Soeurs crurent prudent de lui faire administrer les derniers sacrements qu'elle reçut avec beaucoup de piété et d'esprit de résignation à la volonté de Dieu. Ce fut jeudi matin, vers les huit heures, que l'ange de la mort vint moissonner cette âme déjà mûre pour le ciel et la ravir à une famille qu'elle portait dans son coeur. Elle n'avait que 41 ans et un mois.

Les funérailles eurent lieu à Saint-Norbert, le lundi 3 janvier, au milieu d'un grand concours de fidèles. Le service fut chanté par M. l'abbé C. Paillé, curé de Transcona, assisté par le R. P. Champagne comme diacre et le R. P. Dominique, prieur des RR. PP. Trappistes, comme sous-diacre. Mgr G. Cloutier, P.A., V.G., curé de la paroisse, ainsi que M. l'abbé Gandos, chapelain de la Miséricorde, et le R. P. Lavigne, O.M.I., du Juniorat, assistaient au choeur. Le chant fut exécuté par les Enfants de Marie.

Les porteurs étaient: le Dr Geo. Paillé, Antonio, Xavier et Arthur Paillé, tous beaux-frères de la défunte, Joseph Campeau et L. Laporte.

On remarquait en plus parmi les fidèles: Mme A. Laurin et Blanche Paillé, belles-soeurs de la défunte; M. Nérée Paillé et ses sept enfants occupaient les premiers bancs avec les porteurs. Assistaient au service funèbre: les Soeurs Grises de Saint-Norbert, les Soeurs de la Miséricorde; M. Thomas Gelley, commissaire d'immigration, et plusieurs amis de Saint-Boniface, Winnipeg, Saint-Charles et Transcona et des paroisses environnantes. Les Dames de Sainte-Anne, dont la défunte était membre, assistèrent en corps, bannière en tête, à la levée du corps à la résidence de la défunte.

• • •

M. Nérée Paillé désire remercier sincèrement toutes les personnes qui ont manifesté leurs sympathies dans la présente épreuve.

SAINTE-ELISABETH

"Vivent les fêtes!", disons nous souvent, car non seulement elles apportent une joie nouvelle parmi nous tous, mais elles resserrent encore les liens de la sainte amitié qui unit si bien et si fortement nos familles canadiennes-françaises.

La fête mémorable de Noël impressionne grands et petits et la foule des fidèles accourt près du Divin Roi de la Crèche pour adorer et remercier le bon Rédempteur. Notre messe de minuit, ouvrant la série des fêtes, fut égayée de tous les vieux chants de Noël, qui sont si bien appropriés à cette circonstance.

L'on goûte avec suavité la fête de l'an dans notre petite paroisse! Notre dévoué curé, M. l'abbé Mireault, nous exprima ses souhaits de "bonne année" avec toute la tendresse et la bonté d'un digne pasteur. L'on voit avec plaisir bon nombre de ses enfants le visiter en cette occasion.

Quelle gaieté, quel bonheur, quelle allégresse en ce beau jour! Dans tous les foyers, frères et soeurs, neveux et nièces viennent tour à tour recevoir la bénédiction paternelle et offrir leurs meilleurs voeux aux auteurs bénis de leurs jours. Puissions-nous toujours honorer ces belles traditions et rester fidèles à notre bon vieux chez-nous!

• • •

On apprend avec plaisir le mariage de M. Alfred Rivard et de Mlle Hermine Malo, de Saint-Malo. L'heureux couple s'établira sur une terre, non loin du père du marié.

• • •

Mlles Florence Dupré, Yvonne Désauiniers, M.-A. Lacharité, Imelda Samson, Thérèse Colette et Mlles Lemire sont de passage chez leurs parents pendant les fêtes.

• • •

Mlle Artémise Dupuis, qui suit son cours d'école normale à Manitou, est aussi chez ses parents pour quelque temps.

• • •

M. Georges Gratton, qui nous a quittés depuis près de trois ans, est de retour de l'Ouest chez ses parents. Il est accompagné de son cousin, M. G. Villeneuve. Les heureux voyageurs continueront leur route jusqu'à Détroit, Michigan.

• • •

M. Edmond Lumier s'est acheté une terre, à deux milles et quart du village. Il y est déménagé depuis quelques semaines.

SAINTE-AMELIE

Baptêmes

Le 12 décembre — Euclide-Roméo-Léopold Claeys, né le 10 novembre. Le parrain a été Euclide Berriault, représenté par Eugène Pinette, et la marraine, Victoria Berriault, représentée par Mme Eugène Pinette.

Le 19 décembre — Peter-Henry Yzerman, né le 13 novembre. Parrain et marraine: M. et Mme Adrien Yzerman. Mme Karl Yzerman mère du bébé, était présente.

Le 19 décembre — Joseph-Charles-Georges Vandenbosch, né le 13 novembre. Parrain et marraine: M. et Mme Jean-Baptiste Denis. Le père de l'enfant, Félix Vandenbosch, assistait au baptême.

Noël

La messe de minuit a été encore plus belle cette année par ses nombreuses communions, étant donné le mauvais état des chemins et le froid rigoureux. L'autel était plus resplendissant par ses lumières et ses décorations. Le choeur de chant, dirigé par Owen Cassidy, dont la voix ne laisse rien à désirer quant à la richesse, a habilement réussi à nous faire goûter une belle messe de Noël avec un "Adeste Fideles" à quatre voix. Nous félicitons et remercions nos chantres, qui se sont ainsi dévoués pour la paroisse et pour la plus grande gloire de Dieu.

Partie de cartes

La soirée annoncée antérieurement aura lieu le 23 janvier. Ce sera donc la première de cette année. Elle sera donnée sous les auspices de sainte Amélie d'Energie. Il va sans dire que tous nos amis et dévoués paroissiens y trouveront encore toutes les distractions accoutumées, cette année comme par le passé. Il y aura probablement en plus, pour cette fois-ci, une jolie saynète à deux ou trois personnages.

VASSAR

Mme Alphonse Beaudry, née Georgina Thouin, est décédée le lundi soir 20 courant, à sa demeure, à Vassar. Elle naquit à Saint-Jacques l'Achigan, P. Q., et était âgée de 67 ans. Mariée à M. A. Beaudry, de Saint-Alexis, P. Q., en 1881, ils vinrent s'établir immédiatement à Argyle, Minn., et en furent les pionniers. Après y avoir demeuré pendant 31 ans, la demeure paternelle était léguée à leur fils Simon. De là, la famille s'établissait à South Junction, Man., où M. Beaudry fit du commerce et de la spéculation un double succès. Après quatre années de travail, la succession commerciale passait à leur fils Adelmar, lequel a su, depuis, marcher admirablement sur les traces de son père. Cette fois, le reste de la famille s'établissait à Vassar.

Mme Beaudry, souffrante depuis près de trois mois, fut, dès le début, transportée à l'hôpital de Saint-Boniface où les docteurs Collin et Benoit, dès la première consultation, déclarèrent son état des plus désespérés. Vu son extrême faiblesse, elle dut séjourner quelques semaines à l'hôpital, puis elle revint chez elle. Après un semblant de réaction, la maladie s'aggrava. Elle devait donc souffrir encore et beaucoup. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point! Après une demi-heure d'agonie, l'âme de cette chère disparue prenait, lundi soir, son essor vers un monde meilleur. M. l'abbé A. Dufort et tous ses enfants étaient à son chevet.

Epouse modèle, mère chrétienne, douée d'une exquise charité, elle était

Décédée



Mme ALPHONSE BEAUDRY, de Vassar, Man., récemment décédée

toujours prête à soulager les malheureux, leur donnant infailliblement la meilleure part. Les plus humbles recevaient chez elle le même accueil que les plus hauts dignitaires ecclésiastiques du diocèse, qu'elle avait l'honneur de recevoir de temps à autre. Sa vie fut embaumée de parfum de toutes les vertus chrétiennes. Sa mort fut le miroir de sa vie toujours bercée par la foi, abandonnant entre les mains du Souverain Juge son âme, son bonheur et sa vie.

Lui survivent: trois filles, dont deux religieuses chez les Rév. Soeurs Saint-Joseph: Soeur Ignace de Loyola, de Crookston, Minn.; Soeur Rose de Lima, de Somerset, Wis., et Mme Fred Moquin, de Saint-Joseph, Man. Sept fils: Alphonse et Edmond, de Vassar; Auguste, Denis et Adelmar, de South Junction; Simon, d'Argyle; Joseph, de Marshfield, Oregon, et 51 petits-enfants. Elle laisse en outre deux soeurs à Saint-Jacques et un frère à Montréal.

Les funérailles ont eu lieu le jeudi 22, à 9 h. 30, à l'église de Vassar. La levée du corps fut faite à domicile par M. le curé Bouvet, lequel chanta le service funèbre. M. Fred Moquin, gendre de la défunte, conduisait le deuil. Les porteurs étaient les six fils présents.

Une foule relativement nombreuse suivait la dépouille mortelle et assistait au service funèbre. Presque toutes les familles de Vassar et de South Junction avaient tenu à être représentées aux funérailles pour témoigner de leur sympathie sincère dans le deuil qui frappe la famille Beaudry.

La chorale de Vassar, aidée de celle de South Junction, sous l'habile direction de Mlle F. Sicotte, principale de l'école, fit les frais du chant.

Un silence religieux, imposant, solennel, a régné durant toute la cérémonie religieuse; quelques sanglots difficilement étouffés, une prière émue, des voix chevrotantes, une dernière bénédiction et ce fut tout!

Des offrandes de messes, bouquets spirituels et tributs floraux ont été envoyés par les Rdes Soeurs Saint-Joseph de Crookston, Somerset et Argyle, ainsi que des Rdes Soeurs de Sainte-Anne des Chênes; de parents et d'amis de Sioux Lookout, Saint-Boniface, Winnipeg, Saint-Pierre-Jolys, Haywood, Isle de Chênes, Woodridge, Letellier, Montréal, Papineauville, St-Jacques, etc., etc.

• • •

La famille Beaudry remercie tous ceux qui ont bien voulu envoyer des bouquets spirituels et offrir des prières et messes, à l'intention de leur mère défunte et en même temps témoigné leurs condoléances soit par lettres, visites ou assistance aux funérailles.

LORETTE

Voyageurs

Nos voyageurs de la Survivance, Ed. Richard, Louis Marcoux, Sauveur Ferland, Constance Gendron, Mme Georget, semblent jouir beaucoup de leur voyage dans la province de Québec. C'est un pays tout à fait nouveau pour eux, puisque tous sont nés à Lorette même. Nos compatriotes du Québec pourront constater par ces descendants des pionniers de l'Ouest que la langue et les traditions françaises se conservent dans toute leur pureté, même chez la deuxième ou troisième génération, preuve évidente que nous voulons rester et resterons Canadiens français, quoi qu'en pensent les pessimistes qui connaissent bien peu l'Ouest.

Noël

La messe de minuit fait toujours époque, dans l'année. Cette année, le R. P. Longpré, S.J., est venu aider M. le curé pour la circonstance. C'est lui qui chanta la messe de minuit et prêcha à la messe du jour. Le choeur de chant n'avait préparé rien de spécial pour cette fête, mais les enfants firent les frais du chant, pendant la messe de l'Aurore. Ils s'en sont tirés avec un succès complet. De leur place même, les enfants de choeur chantèrent le joli cantique, tiré de Botrel, "Si Jésus revenait au monde". Ils le chantèrent avec une précision, un ensemble étonnant, vu surtout que restant dans leurs stalles, ils se trouvaient partagés en deux groupes éloignés l'un de l'autre. Autre succès pour des petits garçons de leur âge, c'est qu'ils restèrent parfaitement dans le ton de la musique, ne baissant pas du tout. Les petites filles chantèrent à leur tour et très bien, "Noël! Noël!" Enfin nous eûmes le dialogue des bergers par Elie Richard et Lucien Trudeau, dont les jeunes voix se mêlaient parfaitement ensemble.

Dans l'après-midi du jour de Noël, après vêpres, M. le curé bénit une magnifique statue de la sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, don des Dames de Sainte-Anne, par l'entremise de M. Urbain Marcoux. Le R. P. Longpré voulut bien, à cette occasion, nous donner une touchante allocution sur les vertus de la jeune sainte, et les leçons qu'elle nous prêche.

SAINT-BONIFACE

Journée grégorienne

Jeudi dernier a eu lieu au Collège de Saint-Boniface ce que nous pourrions appeler une "journée grégorienne" où avaient été convoqués les maîtres de chapelle de nos plus importantes paroisses. Mgr l'Archevêque, qui avait eu l'idée de cette réunion, assistait, ainsi que Mgr Jubinville, avec une dizaine d'autres prêtres, religieux ou laïcs, qui s'intéressent au chant grégorien. Le R. P. Bernier, S.J., directeur de la maîtrise du collège, présidait. Cette assemblée n'était, dans l'esprit des organisateurs, qu'un premier essai, une ébauche, et l'on décida de réunir en congrès assez prochainement, tous ceux que le chant réformé intéresse. M. l'abbé Decosse, de l'archevêché, fut chargé d'organiser un congrès diocésain avec pouvoir de s'adjoindre qui bon lui semblerait.

Plusieurs points intéressants furent soulevés, notamment sur le manuel à choisir, et il fut unanimement décidé de se servir, au moins dans les campagnes, de manuels grégoriens avec annotation moderne, notes rondes au lieu de notes carrées, portée à cinq lignes, etc. L'expérience des maîtres de chapelle de campagne sembla absolument concluante. D'autres questions furent soulevées, dont plus ample discussion sera faite au congrès projeté. Suivit un exercice de chant qui dura près d'une heure. Tous se séparèrent bien contents de ce premier essai et réalisèrent quel progrès considérant le chant grégorien avait fait dans le diocèse depuis une couple d'années.

Assistaient à cette première réunion, en plus de ceux déjà nommés: MM. les abbés Picton, de Sainte-Agathe; Deschambault, de l'archevêché; McDougall, de Sioux Lookout; Marné, de Saint-Pierre; Decosse, de l'archevêché; Couture, de Somerset; R. P. Champagne, de Notre-Dame de Lourdes; R. P. Benedict, de Saint-Léon; M. Marius Benoist, de Saint-Boniface.

Robert Imandt et Léo-Pol Morin

Le célèbre violoniste qui donnera un concert à la salle du Collège de Saint-Boniface, le 23 janvier, jouera la fameuse sonate de César Franck.

Ce sera la deuxième fois que cette oeuvre aura été jouée à Saint-Boniface, l'autre fois par M. Popelldoff en 1916. Au concert du 23, nous l'entendrons jouer par un violoniste français de renommée mondiale et un pianiste canadien-français de grande valeur et de non moindre renommée. M. Léo-Pol Morin est très connu à Montréal et dans toute la province comme pianiste interprète hors pair des modernes, des modernes français surtout. Chez lui il a fait une oeuvre des plus méritoires. Il a fait connaître aux siens les richesses de la musique moderne. Les critiques, qui avouaient ne la pas connaître, reconnurent d'abord quelques qualités en Ravel, Debussy, Severus et même en Sotie. Bientôt ils durent rentrer leurs sourires supérieurs. Ils constataient leur ignorance qu'ils tâchèrent d'excuser de leur mieux. Ils reconnurent que M. Morin était au service d'un répertoire d'une richesse inouïe et qu'il en était le serviteur merveilleux.

Ils reconnurent les qualités des oeuvres et de l'interprète un peu à contrecoeur, car le pianiste y allait hardiment de la plume dans la revue d'art le "Nigog". Il malmenait assez les critiques et les musiciens de chez lui qui ne paraissaient faire mieux que de le traiter d'original, tout en reconnaissant ses remarquables qualités de musicien et de pianiste.

M. Morin fit ensuite un brillant stage en Europe. Il fut l'un des principaux organisateurs et un des artistes d'une tournée d'Europe destinée à recueillir des fonds pour ériger un monument à Debussy. Il fit ensuite une tournée d'Angleterre avec Maurice Ravel, un des plus brillants sinon le plus brillant compositeur de nos jours.

La part de M. Morin dans le concert qui vient est importante, car outre jouer avec M. Imandt la sonate de Franck et accompagner quelques morceaux de violon, il jouera quelques pièces de piano. Tous devront entendre ce pianiste canadien, une de nos gloires musicales les plus certaines.

A l'archevêché

Selon l'usage, S. G. Mgr l'Archevêque, ainsi que Mgr Jubinville et le personnel de l'archevêché, ont reçu, le premier de l'an, après la messe paroissiale et dans l'après-midi.

Le 6 janvier, il y aura réception pour les dames dans l'après-midi, vers les trois heures.

Conférence

Le dimanche 16 janvier, M. Raymond Bernier, président du Cercle La Vérendrye de l'A.C.J.C., donnera, sous les auspices de l'Union Canadienne, une conférence dans la salle de l'Académie Saint-Joseph. M. Bernier parlera de la Presse. Il y aura aussi un intéressant programme musical.

Comité de Récréation

Dimanche dernier a eu lieu une rencontre intéressante entre une équipe de collégiens et une autre composée des meilleurs joueurs des diverses équipes de la ligue locale. Les collégiens, plus jeunes, moins nombreux — il n'y avait que ceux de Saint-Boniface — furent vaincus après une lutte "ardente et noire", et le résultat définitif fut de 4 à 0. La partie fut très amicale.

Le Comité vient de former sa ligue, et la première partie officielle aura lieu dimanche prochain. L'Union Canadienne rencontrera l'équipe civique. La ligue se compose maintenant de quatre équipes: l'Union Canadienne, l'Athlétique, la Civique, et une quatrième du Norwood qui porte le nom de "Polar Bears". La coupe Guilbault, autrefois donnée par M. Victor Guilbault, à la défunte "Winnipeg and District", sera de nouveau mise en litige, et les gagnants de la ligue la recevront. Cette coupe est actuellement à l'Union Canadienne.

Mascarade

Hier soir a eu lieu la mascarade annoncée. Les profits effectués seront versés aux société de bienfaisance qui s'occupent plus particulièrement des pauvres.

Partie de cartes

Le dimanche 16, dans les salles de l'Union Canadienne, aura lieu une partie de cartes organisée par l'Union. De très jolis prix ont été offerts, et tout promet encore une soirée intéressante. Tous ceux qui ont assisté à la dernière partie se sont trouvés enchantés de la soirée qu'ils ont passée et de l'excellent goûter qu'on leur a servi. L'orchestre de l'Union sera à son poste.

Mariage

Le 29 décembre — Moïse Brabant, de Saint-Norbert, fils de feu Antoine Brabant et de M. Frobicher, et Emma McDougall, fille de Joseph McDougall et de Joséphine Delorme.

Baptêmes

Le 31 décembre — Yvonne-Thérèse-Marie, née le 28 décembre, enfant de François D'Argis et d'Alice Panneton. Parrain et marraine: Alfred Dandurand, fils, et son épouse, Yvonne Gelton.

Le 1er janvier — Irène-Irma-Thérèse, née le 27 décembre, enfant de Damien Labossière et de Malvina-G. Grenon. Parrain et marraine: M. et Mme Oscar-E. Labossière.

Le 2 janvier — Hélène-Annette-Marie, née le 28 décembre, enfant de Napoléon Leclair et d'Alexandrine Pagé. Parrain, Louis Bruneau; marraine, Valentine Bruneau.

Le 2 janvier — Marie-Pauline-Simone, née le 28 décembre, enfant de Joseph-Antoine Lafrance et d'Amanda Fontaine. Parrain et marraine, Paul-T. Hasinet et son épouse, Eva Fontaine.

Le 2 janvier — Marie-Anna-Rita, née le 16 décembre, enfant d'Henri Lamontagne et de Marie-Jeanne Plante. Parrain et marraine: Charles Lamontagne et son épouse, Annie Frigon.

Le 2 janvier — Marie-Yvonne-Thérèse, née le 9 décembre, enfant de Charles Bertrand et de Béatrice Arcand. Parrain, René Arcand; marraine, Yvonne Arcand.

PETITES NOTES

Les Soeurs de la Charité de l'Orphelinat de Saint-Boniface et de l'hospice des vieillards remercient chaleureusement leurs nombreux amis, qui par leurs dons, leurs offrandes ou de quelque autre manière, ont témoigné leur intérêt et leur générosité à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An et leur souhaitent, ainsi que les orphelines et les vieillards, une bonne et heureuse année 1927.

• • •

M. Elie Ritchot et ses enfants remercient du fond du coeur tous ceux qui leur ont manifesté de la sympathie lors de la mort de Mme Ritchot. Ils tiennent à remercier particulièrement les Rdes Soeurs de l'hôpital de Saint-Boniface ainsi que les gardes-malades qui ont fait preuve d'un incomparable dévouement. Merci aussi aux religieuses des autres communautés qui ont prié pour l'âme de la défunte, ainsi qu'aux parents et aux nombreux amis.

• • •

MM. Louis et Cyrille Muller sont de passage dans notre ville, venus pour fêter avec nous l'année nouvelle.

• • •

M. Narcisse Fournier, ci-devant employé chez Rousseau, entre à la Winnipeg Trustee. M. Siméon Tremblay le remplace chez Rousseau.

UNION CANADIENNE

Félicitations

M. Narcisse Fournier, notre sympathique directeur, vient d'entrer à la Winnipeg Trustee. M. Fournier était auparavant employé à la compagnie Rousseau, et ses patrons le voient partir avec beaucoup de regret. Nous félicitons de tout coeur notre ami Narcisse, et lui souhaitons succès — et nous sommes assurés d'avance de l'accomplissement de notre souhait.

En perspective

Il y aura la conférence de M. Raymond Bernier à l'Académie. Il y aura la partie de cartes à l'Union. Il y aura la randonnée du Voyageur à St-Adolphe, le dimanche 9. Il y aura les joutes de gouret où l'Union devra vaincre. Il y aura un beau tournoi au billard avec un très joli prix. Il y aura un autre tournoi de "bridge". Il y aura le grand concert Imandt-Morin, où il nous sera donné d'applaudir des musiciens d'une renommée mondiale. Il y aura... Il y aura... Comme le chantait notre petit choeur, "Y'en a pour tous les goûts". Et cela se passera en janvier seulement, dans notre bonne ville de Saint-Boniface, en l'an neuf que le Seigneur nous donne.

Remerciements

Nous avons reçu beaucoup de cartes apportant les souhaits de beaucoup de personnes, et si tous ces souhaits se réalisent, nous aurons vécu une année comme il ne s'en vit plus. Merci à tous nos excellents amis, et nous sommes heureux de leur faire les mêmes souhaits de bonheur et de succès.

Lili se fait peser. Elle se met dans le fauteuil et offre un sou à la femme.

— C'est deux sous...

— Eh bien! tu ne me pèseras que pour un sou, tu ne me diras que la moitié de mon poids.

• • •

— Laisse-moi, cher ami, te féliciter: ce jour est un des plus beaux de ta vie.

— Mais tu es en avance: c'est seulement demain que je me marie!

— C'est bien ce que je voulais dire.

• • •

— Les robes de votre femme me coûtent bien cher.

— Comment, les robes de ma femme? Mais c'est moi qui les paye!

— Je sais. Mais chaque fois que votre femme achète une robe nouvelle la mienne en veut une exactement pareille!

FEUILLETON DE LA LIBERTÉ

MISTRESS BEECHER STOWE

La Case de l'Oncle Tom

No 4

— Mère, où allons-nous? dit-il en la voyant s'approcher du lit avec sa petite veste et sa casquette.

Sa mère l'attira contre elle et lui regarda dans les yeux avec tant d'expression, qu'il devina tout d'un coup qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire.

— Chut! Henri; il ne faut pas parler si haut, ou l'on nous entendra. Un méchant homme allait venir pour prendre le petit Henri à sa maman et l'emmener bien loin, dans un endroit où il fait noir... mais maman ne veut pas le quitter, Henri. Elle va mettre la veste et le chapeau à son petit garçon et s'échapper avec lui pour que le méchant homme ne puisse pas le prendre.

En disant ces mots, elle attachait et boutonnait l'habit de l'enfant, et, le prenant dans ses bras, elle lui murmura à l'oreille: "Sois bien sage!" et ouvrant la porte de sa chambre, qui donnait sur le vestibule, elle sortit sans bruit.

C'était une nuit étincelante, froide, étoilée; la mère jeta le châle sur son enfant qui, parfaitement calme, quoique sous l'empire d'une vague terreur, se suspendit à son cou. Le vieux Bruno, grand chien de Terre-Neuve, qui dormait au bout de la véranda, se leva à son approche avec un sourd grognement. Elle l'appela doucement par son nom, et l'animal, qui avait joué cent fois avec elle, remua la queue, déjà disposé à la suivre, tout en se demandant, dans sa simple cervelle de chien, ce que pouvait signifier cette indiscrète promenade de nuit. La chose lui paraissait inconvenante; il sentit ses idées se troubler; il ne savait plus quel parti prendre. La jeune femme passa, le chien s'arrêta; il regardait alternativement la maison et l'esclave. Enfin, comme rassuré par quelque réflexion intime, il s'élança sur les traces de la fugitive.

Au bout de quelques minutes, on arriva à la case de l'oncle Tom; Elisa frappa légèrement aux carreaux.

La prière et le chant des hymnes s'étaient prolongés assez avant dans la nuit. Tom, après le départ de la compagnie, s'était accordé à lui-même quelques solos supplémentaires, de sorte qu'à une heure du matin, ni lui ni sa digne moitié n'avaient encore fermé l'oeil.

— Bon Dieu! qui est là? dit Chloé en se levant d'un bond; et elle tira le rideau. Sur ma vie, mais c'est Lisette! Vite, habillez-vous, notre homme. Tom! Le vieux Bruno est là aussi; il gratte à la porte... Mais qu'est-ce donc? Allons, je vais ouvrir.

L'action suivit de près la parole, et la porte s'ouvrit. La lumière du flambeau, que Tom avait rallumé en toute hâte, tomba sur le visage bouleversé et sur les yeux effarés d'Elisa.

— Dieu vous bénisse, Lisa! Vous faites peur à voir... Etes-vous malade?... Que vous est-il arrivé?

— Je m'enfuis, père Tom, je m'enfuis, mère Chloé... emportant mon fils; monsieur l'a vendu.

— Vendu!... répétèrent-ils comme deux échos; et ils élevèrent leurs mains en signe de détresse.

— Oui, vendu, lui! reprit Elisa d'une voix ferme. Cette nuit je m'étais glissée dans le cabinet de ma maîtresse; j'ai entendu monsieur dire à madame qu'il avait vendu mon Henri... et vous aussi, Tom! vendus tous deux à un marchand d'esclaves... Monsieur va sortir ce matin, et l'homme doit venir aujourd'hui même pour prendre livraison de sa marchandise.

Cependant Tom restait toujours debout, les mains tendues et l'oeil dilaté, comme dans un rêve. Lentement, graduellement, comme s'il eût commencé à comprendre, il s'affaissa, plutôt qu'il ne s'assit, dans sa vieille chaise, et laissa tomber sa tête sur ses genoux.

— Que le bon Dieu ait pitié de nous, dit Chloé. Ah! je ne puis pas croire que cela soit vrai! Mais qu'a-t-il fait pour que le maître le vende?...

— Ce n'est pas cela... il n'a rien fait... et monsieur ne voudrait pas le vendre. Madame... oh! elle est toujours bonne; je l'ai entendue prier et supplier pour nous; mais il lui disait que tout était inutile, qu'il était "dans la dette" de cet homme, que cet homme avait pouvoir sur lui... et que s'il ne s'acquittait pas maintenant, il finirait par être obligé de vendre plus tard l'habitation et les gens... et de partir lui-même. Oui, je lui ai entendu dire qu'il était obligé de vendre ces deux-là ou de vendre tous les autres... L'homme est impitoyable... Monsieur disait qu'il était bien fâché; mais madame! Oh! si vous l'aviez entendue! Si ce n'est pas une chrétienne et un ange, c'est qu'il n'y en a pas!... Je suis une misérable de la quitter ainsi, mais je n'y pouvais pas tenir... elle-même disait qu'une âme valait plus que le monde. Eh bien! cet enfant a une âme! si je le laisse enlever, que deviendra cette âme? Ce que je fais doit être bien... Si ce n'est pas bien, que le Seigneur me pardonne, car je ne peux pas ne pas le faire.

— Eh bien! pauvre vieux homme, dit Chloé, pourquoi ne t'en vas-tu aussi? Veux-tu attendre qu'on te porte de l'autre côté de la rivière, où l'on fait mourir les nègres de fatigue et de faim? J'aimerais mieux mourir mille fois que d'aller là, moi! Allons, il est temps... partez avec Lisa... Vous avez une passe pour venir et aller en tout temps... Allons, remuez-vous, je fais votre paquet.

Tom releva lentement la tête, regarda autour de lui tristement, mais avec calme, puis il dit:

— Non, je ne partirai point; qu'Elisa parte! elle fait bien. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. La nature veut qu'elle parte. Mais vous avez entendu ce qu'elle a dit: je dois être vendu, ou tout ici, choses et gens, va être ruiné. Je pense que je puis supporter cela autant que qui que ce soit... Et quelque chose comme un soupir et un sanglot souleva sa vaste poitrine, qui tressaillit convulsivement... Le maître, ajouta-t-il, m'a toujours trouvé à ma place... il m'y trouvera toujours. Je n'ai jamais manqué à ma foi; je ne me suis jamais servi de la passe contrairement à ma parole; je ne commencerai point: il vaut mieux que je parte seul que de causer la perte de la maison et la vente de tous. Le maître ne doit pas être blâmé, Chloé, il prendra soin de vous et de ces pauvres...

A ces mots, il se tourna vers le lit grossier où l'on voyait paraître les petites têtes crépues, et ses sanglots éclatèrent... Il s'appuya sur le dossier de sa chaise et se couvrit le visage de ses larges mains. Des sanglots profonds, bruyants, impétueux, ébranlèrent jusqu'au siège, et de grandes larmes, glissant entre ses doigts, tombèrent sur le sol. Lecteur! telles seraient les larmes que vous verseriez sur le cercueil de votre premier-né! telles étaient, madame, les larmes que vous avez répandues en entendant les cris de votre enfant qui mourait! Lecteur, vous êtes un homme, et lui aussi était un homme! Madame, vous portez de la soie et des bijoux; mais, dans ces grandes détresses de la vie, dans ces terribles épreuves, nous n'avons pour nous tous qu'une même douleur.

. . . .

— Et puis, dit Elisa, qui se tenait toujours auprès de la porte, j'ai vu mon mari cet après-midi... Je ne me doutais pas alors de ce qui allait arriver... Ils l'ont poussé à bout, et il m'a dit aujourd'hui qu'il avait aussi l'intention de s'enfuir... Tâchez de lui donner de mes nouvelles; dites-lui comment et pourquoi je suis partie; dites-lui que je vais essayer de gagner le Canada; portez-lui mon amour, et si je ne le revois pas, dites-lui...

Elle se retourna vers la muraille, leur déroba un instant son visage, puis elle reprit d'une voix brève:

— Dites-lui d'être aussi bon qu'il pourra, pour que nous nous retrouvions au ciel!... Appelez Bruno, fermez la porte sur lui; pauvre bête! il ne faut pas qu'il me suive!

Il y eut encore quelques dernières paroles, quelques larmes, quelques adieux bien simples, mêlés de bénédictions; puis, soulevant dans ses bras son enfant étonné et effrayé, elle disparut silencieusement.

CHAPITRE VI

Découverte

Après leur longue discussion, M. et Mme Shelby ne s'endormirent pas tout d'abord. Aussi le lendemain se réveillèrent-ils plus tard que de coutume.

— Je ne sais ce qui retient Elisa ce matin, dit Mme Shelby, après avoir sonné plusieurs fois inutilement.

M. Shelby, debout devant sa glace, repassait son rasoir. La porte s'ouvrit, et un jeune mulâtre entra avec l'eau pour la barbe.

— André, dit Mme Shelby, frappez donc à la porte d'Elisa et dites-lui que je l'ai sonnée trois fois. Pauvre créature! ajouta-t-elle tout bas en soupirant.

André revint bientôt l'oeil effaré.

— Dieu! madame, les tiroirs de Lisa sont tout ouverts. Ses affaires sont jetées partout... je crois qu'elle est partie.

La vérité passa comme un éclair devant les yeux des deux époux. M. Shelby s'écria:

— Elle a eu des soupçons... et elle s'est enfuie.

— Dieu soit loué! dit Mme Shelby de son côté. Oui, je le crois.

— Madame, ce que vous dites-là n'a pas de sens: si elle est partie, ce sera vraiment fâcheux pour moi. Haley a vu que j'hésitais à lui vendre cet enfant; il pourra penser que j'ai été complice de la fuite... cela touche mon honneur.

M. Shelby quitta la chambre en toute hâte.

Depuis un quart d'heure, c'était, dans la maison, un va-et-vient continuel, un bruit de portes s'ouvrant et se fermant, et un pêle-mêle de visages de toutes nuances et de toutes couleurs.

Une seule personne eût pu donner quelques éclaircissements, et cette personne se taisait: c'était la cuisinière en chef, Chloé. Silencieuse, un nuage de tristesse couvrant sa face naguère encore si joyeuse, elle préparait les gâteaux du déjeuner, comme si elle n'eût rien vu, rien entendu de ce qui se passait autour d'elle.

Bientôt une douzaine de jeunes drôles, noirs comme des corbeaux, se rangèrent sur les marches du perron, chacun voulant être le premier à saluer le maître étranger avec la nouvelle de sa déconvenue.

— Il en perdra la tête, je gage, disait André.

— Je suis sûr qu'il va jurer, reprenait Jean le Noir.

— Oui, il jure, faisait à son tour Mandy Tête-de-laine. Je l'ai entendu hier à dîner; j'ai entendu tout, je m'étais fourré dans le cabinet où madame met sa vaisselle... j'ai entendu!

Amanda, qui jamais de sa vie n'avait entendu un mot à une conversation, se donna un petit air d'intelligence supérieure, en marchant fièrement au milieu de ses compagnons. Amanda n'oubliait de dire qu'une seule chose, c'est que blottie dans ce cabinet, au milieu de la vaisselle, elle n'avait fait qu'y dormir.

Haley apparut enfin botté, éperonné... De tout côté, on lui jeta au nez la mauvaise nouvelle.

Les jeunes drôles ne furent pas désappointés dans leur attente: il jura, il jura avec une abondance et une facilité de paroles qui les réjouissaient fort; ils avaient soin cependant de se baisser et de se reculer de façon à être toujours hors de la portée de son fouet. Ils roulèrent bientôt les uns sur les autres, avec d'immenses éclats de rire, se débattant sur le gazon flétri de la cour, gesticulant, criant et hurlant.

— Oh! les petits démons! si je les tenais, murmura Haley entre ses dents.

— Mais vous ne les tenez pas, dit André avec un geste de triomphe accompagné d'indescriptibles grimaces, après toutefois que le marchand eut tourné le dos, et qu'il ne lui fut plus possible de l'entendre.

— Eh bien! Shelby, voilà qui est assez extraordinaire, dit Haley en entrant brusquement dans le salon; il paraît que la fille a décampé avec son petit.

— Monsieur Haley... Mme Shelby est ici, dit celui-ci avec dignité.

— Pardon, madame, dit Haley en saluant légèrement et d'un air renfrogné mais je répète ce que je disais tout à l'heure: on fait courir un singulier bruit!... Est-ce vrai, monsieur?

— Monsieur, répondit Shelby, si vous voulez conférer avec moi, gardez un peu la tenue d'un gentleman. André, prenez le chapeau et le fouet de M. Haley... Asseyez-vous, monsieur... Oui, monsieur, j'ai le regret de vous dire que cette jeune femme, qui a entendu ou soupçonné ce qui l'intéressait, a enlevé son fils et est partie la nuit dernière.

— J'espérais, je l'avoue, qu'on agirait loyalement avec moi dans cette affaire, reprit Haley.

— Quoi! monsieur, dit Shelby en s'approchant vivement de lui, que dois-je entendre par là?... A celui qui met mon honneur en question, je n'ai qu'une réponse à faire.

A ces mots, le trafiquant devint beaucoup plus humble, et baissant de ton:

— Il est pourtant bien dur, murmura-t-il, pour un homme qui vient de faire un bon marché, de se voir berné de cette façon.

— Monsieur, dit Shelby, si je ne comprenais que vous avez quelque sujet de désappointement, je n'aurais pas toléré la grossièreté de votre entrée dans mon salon ce matin, et j'ajoute, puisque l'explication semble nécessaire, que je ne tolérerai pas la plus légère insinuation de votre part: on ne suspecte pas ma loyauté, monsieur! Je me crois cependant obligé à vous donner aide et protection. Prenez mes gens et mes chevaux, et tâchez de retrouver ce qui est à vous. En un mot, Haley, continua-t-il en quittant tout d'un coup le ton de dignité froide pour revenir à sa franche cordialité, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de reprendre votre belle humeur... et de déjeuner... Nous aviserons après.

Mme Shelby se leva, et dit que ses occupations ne lui permettaient pas d'assister au déjeuner; et, chargeant une digne mulâtresse de préparer le café et de servir les deux hommes, elle quitta l'appartement.

— La vieille dame n'aime pas démesurément votre serviteur, dit Haley, faisant un laborieux effort pour paraître très familier.

— Je ne suis pas habitué à entendre parler si familièrement de ma femme, dit Shelby assez sèchement.

— Pardon; mais ce n'était qu'une plaisanterie, vous le savez bien.

— Les plaisanteries sont plus ou moins agréables, dit Shelby.

— Il est diablement libre maintenant que ces papiers sont signés, murmura le marchand; comme il est devenu grand depuis hier!

Jamais la chute d'un premier ministre, après une intrigue de cour, ne produisit une plus violente tempête d'émotions que la nouvelle de ce qui venait d'arriver à l'oncle Tom. On ne parlait pas d'autre chose. Dans la case comme aux champs, on discutait les résultats probables de l'événement. La fuite d'Elisa, étant le premier exemple d'un événement de cette nature chez M. Shelby, augmentait encore l'agitation et le trouble de tous.

Le noir Samuel (on l'appelait noir parce que son teint était de trois nuances plus foncé que celui des autres fils de la côte d'ébène), le noir Samuel déroulait en lui-même toutes les phases de l'affaire: il en étudiait la portée, il en calculait l'influence sur son propre bien-être, avec une puissance d'intuition et une netteté de regard qui eussent fait honneur à un politique blanc de Washington.

— C'est un mauvais vent que celui qui ne souffle nulle part, se dit Samuel sentencieusement. Un mauvais vent! c'est un fait.

Il rehaussa son pantalon qui menaçait de tomber, remplaçant adroitement par un petit clou un bouton nécessaire... et absent. Cet effort de génie mécanique sembla le ravir.

— Oui, c'est un mauvais vent que celui qui ne souffle nulle part, répéta-t-il encore. Maintenant, voilà Tom là-bas... cela va faire monter un nègre à sa place. Et pourquoi pas moi, ce nègre? Pourquoi pas Sam? C'est une idée! Comme Tom! à cheval! Aller à cheval! partout, dans la campagne... belles bottes cirées... bottes noires!... Une passe dans ma poche... Moi grand monsieur! Pourquoi pas? Oui, pourquoi pas Sam? Je voudrais bien savoir la raison!...

— Ohé, Samuel! ohé, Sam! m'sieu a besoin de vous pour seller Belle et Jerry, dit André en interrompant le soliloque de Samuel.

— Ah! et pourquoi faire, petit?

— Bah! vous ne savez donc pas que Lisa a décampé avec son petit...

— Tu veux en remontrer à ton grand-père, dit Samuel avec un mépris superbe... Je savais cela avant toi. Ce nègre n'est pas si sot qu'on pense.

— Bien; mais m'sieu veut qu'on apprête à l'instant Jerry et Bell. Vous et moi nous allons accompagner m'sieu Haley et tâcher de la reprendre.

— Bon! voilà donc une occasion, dit Samuel; c'est maintenant Sam qui a la confiance! c'est moi, le nègre! Vous allez voir si je ne la reprends pas... Ah! on va voir ce que Sam est capable de faire!

— Eh! mais, Samuel, vous feriez mieux d'y regarder à deux fois; madame ne veut pas qu'on la reprenne, ainsi, gare à vous!

— Oh! fit Samuel ouvrant de grands yeux, comment sais-tu cela?

— Moi-même, ce matin, en allant porter l'eau pour la barbe dans la chambre de monsieur, je l'ai entendue; elle m'a envoyé voir pourquoi Lisa ne venait pas l'habiller, et, quand je lui ai dit qu'elle était partie, elle a dit: "Dieu soit béni!" et monsieur a été comme fou; et il lui a répondu: "Vous ne savez pas ce que vous dites!" Mais elle le ramènera, allez! je sais bien comment cela se passe... il vaut mieux être du côté de madame; c'est moi qui vous le dis!

Le noir Samuel gratta sa tête crépue, qui ne renfermait pas sans doute une profonde sagesse, mais qui contenait beaucoup de cette chose particulière qu'on souhaite aux hommes politiques de tous les pays et sous tous les régimes, et qui consiste à savoir de quel côté le pain est beurré... Samuel se mit donc à réfléchir, en remontant encore une fois son pantalon: c'était le procédé dont il se servait habituellement pour faciliter les opérations de son cerveau.

— Il ne faut jamais dire jamais dans ce monde, murmura-t-il enfin.

Le mot "ce" fut murmuré avec toute l'emphase d'un philosophe, comme si Samuel eût véritablement connu beaucoup d'autres mondes, et que cette conclusion fût le résultat de ses comparaisons.

— J'aurais pourtant cru, fit-il, d'un air pensif, que madame aurait mis toute la maison sur pied pour reprendre Lisa.

— Eh oui! elle aurait, répondit l'enfant; mais ne pouvez-vous voir à travers une échelle, vieux nègre noir? Madame ne veut pas que ce M. Haley emmène l'enfant de Lisa... Voilà la chose!

— High! fit Samuel avec une intonation impossible à noter pour les oreilles qui ne l'ont pas entendue chez les nègres.

— Et maintenant, j'espère que vous irez vite chercher les chevaux. Ne perdez pas de temps. Madame vous a déjà demandé, et voilà que vous restez à jaser.

Samuel se hâta en effet, il revint bientôt en triomphateur, ramenant au galop Bell et Jerry. Il sauta à terre pendant qu'ils couraient encore et les aligna le long du mur comme on fait dans un tournoi. Le cheval de Haley, qui était un jeune poulain ombrageux, rua, hennit et secoua son licou.

— Oh, oh! dit Samuel... Farouche! Vous êtes farouche!... Et son noir visage brilla d'un éclair de malice... Je vais bien vous faire tenir en place!

Un large frêne ombrageait la cour: de petites faines, triangulaires et tranchantes, jonchaient le sol. Samuel en prit une, s'approcha du poulain, le flatta, le gratta, comme s'il eût voulu l'adoucir et le calmer; et, sous prétexte d'ajuster la selle, il glissa fort adroitement en dessous la petite faine, de telle façon que le moindre poids posé sur la selle dût exciter la sensibilité nerveuse de l'animal, sans laisser la moindre trace de blessure ou d'égratignure.

— Là, dit-il en roulant ses gros yeux et en faisant une grimace, nous verrons s'il ne sera pas tranquille maintenant...

Au même instant Mme Shelby apparut sur le balcon, et lui fit un signe. Samuel s'approcha, déterminé à lui faire sa cour, comme un solliciteur, au moment d'une vacance à Washington ou au palais de Saint-James.

— Pourquoi avez-vous tant tardé, Samuel? j'avais envoyé André pour vous hâter.

— Dieu vous bénisse, madame! on ne pouvait pas prendre les chevaux en une minute: ils ont couru, Dieu sait où, jusqu'au bout de la prairie.

— Samuel, je vous ai dit bien souvent de ne pas tant répéter "Dieu vous bénisse! Dieu sait!" et autres phrases où vous mettez le nom de Dieu... ce n'est pas bien!

— Dieu vous bénisse, madame! Je ne l'oublierai pas... je ne recommencerai point.

— Eh! mais, Samuel, vous avez déjà recommencé!

— Est-ce que?... vraiment... ô Dieu! Je ne voulais pourtant pas.

— Il faut faire attention, Samuel.

— Donnez-moi le temps de me reconnaître, madame... vous verrez... je ferai attention.

— Allons, c'est bien. Maintenant, Samuel, vous allez accompagner M. Haley, pour lui montrer le chemin... pour l'aider... Ayez bien soin des chevaux, Samuel; vous savez que la semaine passée Jerry était un peu boiteux... Ne les faites point marcher trop vite.

Mme Shelby prononça ces derniers mots à voix basse et avec une certaine intonation.

— Pour cela, rapportez-vous-en à ce nègre, dit Samuel, en tournant deux yeux pleins de commentaires... Dieu sait! Ah! je ne voulais pas le dire, reprit-il avec un tel luxe de démonstrations craintives, qu'en dépit d'elle-même sa maîtresse ne put s'empêcher de rire. Oui, madame, j'aurai soin des chevaux.

— Maintenant, André, dit Samuel en retournant à son poste sous le hêtre, je ne serais pas du tout surpris que le cheval du monsieur se mettrait à danser un peu au moment où il montera en selle. Vous savez, André, les bêtes ont quelquefois de ces idées-là; et, en guise d'avertissement, il donna à son camarade un coup de poing dans les côtes.

— High! fit André avec le signe d'un homme qui a compris tout à coup.

— Vous le voyez, André, madame veut gagner du temps.

— Cela est visible, même pour l'observateur le plus ordinaire... Elle aura ce qu'elle veut, je m'en charge! On peut lâcher les chevaux pour qu'ils paissent tous ensemble auprès de nous et jusqu'au bois; je ne pense pas que cela fâche monsieur.

André fit une grimace.

— Vous voyez, André, vous voyez, dit Samuel; s'il arrivait quelque chose au cheval de M. Haley, nous quitterions nos montures et nous irions à lui pour le secourir. Oui, nous lui porterions secours; oh! oui.

Samuel et André branlèrent leurs têtes noires d'une épaule à l'autre et se livrèrent à un rire inextinguible, dont ils tempéraient toutefois les éclats; puis ils firent claquer leurs doigts, et trépignèrent avec une sorte de ravissement.

Haley apparut sur le perron. Quelques tasses d'excellent café l'avaient un peu adouci. Il était d'assez bonne humeur: il s'avança en souriant et en causant; les deux nègres saisirent certaines feuilles de palmier, qu'ils avaient l'habitude d'appeler leurs chapeaux, et s'élancèrent vers les chevaux pour être prêts "à aider le m'sieu".

Les feuilles du chapeau de Samuel n'avaient plus, sur les bords, aucune prétention possible à la tresse. Elles retombaient de tous côtés, éparses et roides; ce qui lui donnait un air de révolte et d'indépendance superbe. On eût dit un chef de tribu.

Les bords de la coiffure d'André avaient complètement disparu; mais un ingénieux coup de poing l'avait arrangée en couronne sur sa tête. Il en paraissait fort charmé et semblait dire: "Qui prétend donc que je n'ai pas de chapeau?"

— Bien, mes enfants. Maintenant, au vif; nous n'avons pas de temps à perdre.

Au moment où Haley toucha la selle, le fougueux animal bondit du sol, par un élan soudain, et jeta son maître à quelques pas de là sur le gazon sec et doux, qui amortit la chute.

Samuel s'élança aux rênes avec un geste frénétique, mais il ne réussit qu'à fourrer son bizarre chapeau de palmier dans les yeux de l'animal: la vue de cet étrange objet ne pouvait guère contribuer à calmer ses nerfs; aussi il échappa violemment des mains de Samuel renversé, fit entendre deux ou trois hennissements de mépris, et, après quelques ruades vigoureusement détachées, s'élança au bout de la prairie, suivi bientôt de Belle et de Jerry, qu'André n'avait pas manqué de lâcher, hâtant encore leur fuite par ses terribles exclamations.

Il s'ensuivit une indescriptible scène de désordre. Andy et Sam criaient et couraient; les chiens aboyaient; Mike, Moïse, Amanda, Fanny, et tous les autres échantillons de la race nègre qui se trouvaient dans l'habitation, s'élancèrent dans toutes les directions, poussant des hurlements, frappant dans leurs mains et se démenant avec la plus fâcheuse bonne volonté et le zèle le plus compromettant du monde.

Le cheval de Haley, vif et plein d'ardeur, parut entrer dans l'intention des auteurs de cette petite scène avec le plus grand plaisir. Il avait pour carrière une prairie d'un quart de lieue, descendant de chaque côté vers un petit bois: il se laissait donc volontiers approcher; quand il se voyait à portée de la main, il repartait avec une ruade et un hennissement, comme une méchante bête qu'il était, puis il s'enfonçait bien loin dans quelque allée du bois. Samuel n'avait garde de l'arrêter avant le moment qu'il jugeait convenable. Il se donnait une peine vraiment héroïque. Pareil au glaive de Richard Coeur-de-Lion, qui brillait toujours au front de la bataille et au plus épais de la mêlée, le chapeau de palmier de Samuel se montrait toujours là où il y avait le plus de danger de reprendre le cheval. Il n'en criait pas moins à pleins poumons: "Là! ici! prenez! prenez-le!" de telle façon cependant qu'il augmentait à chaque fois le désordre et la confusion.

Haley courait aussi à droite et à gauche, maudissant, jurant et frappant du pied. M. Shelby, du haut de son perron, essayait en vain de donner des ordres. Mme Shelby suivait la scène de la fenêtre de sa chambre, riant et s'étonnant... quoiqu'au fond elle se doutât bien de quelque chose.

Enfin, vers deux heures, Samuel apparut, triomphant, monté sur Jerry, tenant en main la bride du cheval de Haley, ruisselant de sueur, mais l'oeil ardent, les naseaux dilatés et laissant voir que son ardeur et sa fougue n'étaient pas encore domptées.

— Il est pris! s'écria-t-il fièrement; sans moi ils en eussent été pour leur peine; ils n'auraient jamais pu!

— Sans vous! grommela Haley d'un ton bourru, sans vous tout cela ne serait pas arrivé!

— Dieu vous bénisse! répondit Samuel d'un air contrit... moi qui me suis mis en nage pour votre service!

— Oui, dit Haley, vous m'avez fait perdre trois heures par votre bêtise! Maintenant, partons, et trêve de sottises!

— Ah! monsieur, s'écria piteusement Samuel, vous voulez donc nous tuer net, bêtes et gens! nous n'en pouvons mais, et les chevaux sont sur les dents... M'sieu restera bien jusqu'après dîner... Il faut que le cheval de m'sieu soit bouchonné; voyez dans quel état il s'est mis... Jerry boite... et puis, je ne pense pas que madame veuille vous laisser partir ainsi. Dieu vous bénisse, monsieur! nous n'avons rien à perdre pour attendre. Lisa n'a jamais été une bonne marcheuse.

Mme Shelby, que cette conversation divertissait fort, descendit du perron pour y prendre part. Elle s'avança vers Haley, exprima très poliment ses regrets de l'accident, l'engagea instamment à dîner à l'habitation, assurant qu'on allait immédiatement servir.

Haley, tout bien considéré, se détermina donc à rester, et prit d'assez mauvaise grâce le chemin du salon. Sam, roulant les yeux avec une expression que nous ne saurions décrire, conduisit gravement les chevaux à l'écurie.

(A suivre)

AU SACRE-COEUR

Société Saint-Jean-Baptiste

Dimanche prochain, 9 janvier, aura lieu l'assemblée régulière des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste dans notre salle du club. C'est une des assemblées les plus importantes de l'année, puisqu'à cette assemblée doit avoir lieu l'élection des officiers pour la nouvelle année 1927. Le succès d'une société réside dans le choix de ses officiers; aussi aucun membre ne doit se désintéresser d'une telle élection.

Mariages

Vendredi soir, 31 décembre, M. Tétreault conduisait à l'autel Mlle Oliva Lalonde. M. Auguste Lalonde servait de témoin à sa nièce, Mlle Oliva Lalonde, et M. J. Vuliez à M. W.-L. Tétreault.

Le 1er janvier, à la messe de 7 h. 30, M. Philippe Bicham conduisait aussi à l'autel Mlle Doris Héroux. M. Léon Héroux et Mlle Thérèse Héroux étaient les témoins.

Partie de cartes

La dernière partie de cartes de la série de cinq sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste aura lieu mardi prochain, 11 janvier. A cette partie sera donné le prix de série, c'est-à-dire $10 en or, $5 pour les dames et $5 pour les messieurs. Ces prix ont été offerts par la Société Saint-Jean-Baptiste.

Baptême

Nous offrons nos sincères félicitations à M. et Mme Harold Green, à l'occasion du baptême de Marguerite-Béatrice. Le parrain et la marraine ont été M. et Mme Ernest Doucet.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

FERMES A VENDRE

ACHETEZ les bonnes fermes offertes dans nos paroisses françaises.

ISLE DE CHENES — Près école, église, etc. A 15 milles de Winnipeg, sur chemin Sainte-Anne. Service quotidien pour livraison du lait. Belle ferme de 400 acres; bonne terre; 270 acres en culture; bonnes bâtisses; étable pour 50 têtes; 10 chevaux, 25 vaches; roulant complet; fourrage, semence, etc. Le tout pour moins de $40 l'acre. Bon paiement comptant demandé; balance facile, 6%. Une bonne occasion pour culture mixte et fermier désirant un revenu assuré et permanent.

SAINT-JEAN-BAPTISTE — Près station. Section, toute prête à semer. Bâtisses. 12 chevaux; roulant complet; semence pour toute la section. $2,000 comptant, balance à part de récolte.

OTTERBURNE — Près station. Demi-section; 225 acres en culture; 160 acres labour d'été; bon puits artésien. $35 l'acre; $600 comptant, balance 6%.

ISLE DE CHENES — Un mille de la station de Willard; 160 acres, 135 en culture. $30 l'acre; $500 comptant, balance facile, 6%.

Et autres fermes dans nos paroisses françaises du Manitoba.

C. BUFFET
204, Bloc McIntyre, Winnipeg, Man.

MAISONS A VENDRE

RUE BERTRAND — Lot 33x120. Maison moderne, 6 chambres, garage. Une véritable occasion à $2,200 — $1,200 comptant; $2,650 avec ameublement complet. Cette propriété vaut au moins $3,500.

BONNES MAISONS à vendre, à Saint-Boniface, Norwood, Saint-Vital, Winnipeg, etc., de 2 à 8 chambres. Prix modérés; conditions faciles.

C. BUFFET
Tél. 26 535 204, Bloc McIntyre

WINNIPEG

Cercle Molière

"Tout vient à point à qui sait attendre", dit le proverbe. Or, nulle part mieux il ne trouve sa réalisation que pour le Cercle Molière. Le public habituel de ses représentations se demandait, et du reste avec raison, comment on n'entendait pas un mot de son travail cette année... Il préparait une pièce qui pût plaire à tout son auditoire, et il la préparait avec un soin jaloux, de manière à la présenter avec toute la perfection possible.

Donc, le Cercle Molière est heureux de pouvoir annoncer que vers la fin de janvier il offrira, sous le patronage des Vétérans français de la grande guerre, une comédie militaire "Cochut", ou l'Ordonnance du Capitaine, comédie désopilante, qui fit courir tout Paris au théâtre Déjazet où elle s'est jouée pendant toute la saison 1925-1926, et qui est d'un excessif spirituel... Que l'on s'apprête à rire du commencement à la fin... Il faudra même prier le public de modérer ses transports de fou rire, car la pièce serait allongée de deux heures...

Nous pourrons, la semaine prochaine, donner des détails plus intéressants, et nous répétons encore que si la pièce n'est pas du répertoire absolument classique, le français en est excellent, l'esprit y pétille, et le public peut être assuré d'une soirée charmante sous tous les rapports.

Un prospecteur qui a vu deux fois la mort de près

Nipawin, Sask. — Après avoir abandonné tout espoir d'être secouru et s'être résigné à la mort par le froid et la faim, H.-W. Williams, prospecteur, a été trouvé par les sauvages dans une cabane solitaire à plusieurs milles des centres civilisés. Il a été transporté à Nipawin où on lui a donné les soins.

Williams était parti il y a environ six mois en canot pour le nord. Il perdit ses bagages et ne put réussir à atteindre ses quartiers d'hiver. Ses provisions s'épuisèrent et il décida de s'arrêter dans une cabane abandonnée. Le gibier était rare et le prospecteur tomba malade.

Williams attendait la mort quand des trappeurs indiens vinrent à passer et avant de partir lui laissèrent des provisions, promettant de revenir le chercher.

Des semaines s'écoulèrent sans que les Indiens revinssent. Ses provisions s'épuisèrent à nouveau et il ne pouvait plus quitter la cabane. Pour la deuxième fois il avait abandonné l'espoir de vivre et il ne pouvait plus parler quand, finalement, les Indiens apparurent. William fut dépêché en traîne à chiens à Nipawin, soit une distance de 160 milles. La caravane s'égara plusieurs fois et fut prise au milieu des brouillards et du froid intense. Williams est partiellement paralysé.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

THIBAULTVILLE

Le 5 décembre le glas funèbre annonçait le trépas d'une de nos paroissiennes, Mme Joseph Perreault, née Justine Vandal, mère de tout jeunes enfants dont l'aîné à peine âgé de 11 ans. Minée par la maladie depuis tout près de deux ans, Mme Perreault s'est doucement endormie du sommeil de la mort, entourée de tous les siens. Sentant sa fin prochaine, elle se soumettait avec résignation, mais disant sans cesse à ceux qui l'entouraient l'atroce et pitoyable douleur qu'elle ressentait de se séparer de ses êtres bien-aimés. Puisque le bon Dieu en avait décidé ainsi, en lui demandant le sacrifice de sa vie, elle s'est résignée en âme vraiment chrétienne.

Lui survivent, son époux et quatre enfants en bas âge, dont deux petits garçons, Adélard et Théodore, et deux petites filles, Aurore et Laure; son père, un frère et deux soeurs.

Les funérailles ont eu lieu dans l'église paroissiale où tous, parents et amis, étaient venus rendre un dernier hommage à la chère disparue. Son frère Alphonse conduisait le cortège funèbre, d'après le désir qu'elle en avait exprimé quelques jours avant sa mort.

Les porteurs étaient: MM. Alex Nolin, son oncle; Athanase Carrière, de Fort Garry, son beau-frère; David Vandal, de Lorette; Sam Dugray, Charles Nolin, ses cousins, et Cléophas Champagne, de la paroisse. On remarquait aussi, parmi la foule, Mme Alfred Benoit, de Saint-Norbert, belle-soeur de la défunte.

Daigne la famille si cruellement éprouvée par les malheurs accepter nos plus vives sympathies.

PORTAGE LA PRAIRIE

La salle paroissiale, le 19 décembre, était remplie de parents et des amis des élèves du couvent. Après la chanson de la fête par tous les enfants, une charmante adresse fut lue à notre dévoué curé, M. l'abbé J.-E. Derome, et les enfants, avec leurs épargnes de l'année, lui ont présenté deux beaux bouquets de roses avec une étole et une bourse brodée en or. M. le curé, tout surpris, sut trouver des paroles paternelles pour les remercier. Il parla de la reconnaissance.

Alors suivit la pièce comique intitulée "Les vendeurs de violettes", qui fut très bien exécutée. Les enfants ont montré beaucoup de bonne volonté et un talent remarquable. A mentionner surtout: Frank Kennedy et Vera Murphy. La musique était sous la direction de Mlle Veronica Andrica.

Après le concert, Santa Claus fit son apparition et récompensa les enfants, acteurs et autres, au milieu d'applaudissements quasi frénétiques. Tous, après s'être saturé les doigts et le visage de sucreries, retournèrent chez eux heureux.

• • •

La messe de minuit a été réellement une très belle messe. Le chant, la musique, les décorations des autels étaient superbes. Le sermon a été à la hauteur de la circonstance. Il y eut un grand nombre de communions pendant la messe.

• • •

M. Charles-Eugène Vachon, du Collège de Saint-Boniface, en visite chez son ancien curé, depuis le 23, a continué sa route le jour de Noël au matin, pour passer les vacances du jour de l'an chez ses parents, M. et Mme Amédée Vachon.

SANDILANDS

Au cours du mois de décembre, le R. P. Carmel, C.SS.R., du monastère de Sainte-Anne des Chênes, nous prêchait la retraite du jubilé. Les exercices furent suivis avec piété et régularité.

• • •

Mme P. Simard, de La Broquerie, a fait une courte visite à sa soeur, Mme A. Laurencelle.

• • •

M. et Mme Arthur Freynet passent la fête de Noël chez des parents à Lorette.

• • •

Grande fête, grande joie et franc succès, tel est en résumé le résultat de la soirée de dimanche dernier. On fêtait ce soir-là, à l'école Freynet, la visite du Père Noël, arrivé tout dernièrement des "Pays Bleus" où il avait fait forte provision de jouets de toutes sortes.

Après quelques mots de bienvenue, notre généreux visiteur fit pleuvoir ses trésors. La joie des enfants était au comble et même communicative, car plusieurs grandes personnes se sont montrées en la circonstance de bons petits enfants.

Les élèves de l'école donnèrent une petite séance récréative. Le programme comprenait toute une variation de morceaux choisis et de chants pour la circonstance. L'assistance était nombreuse. Des visiteurs étaient venus de La Broquerie, Bedford, Woodridge et Bazham. Un délicieux goûter fut servi par les dames, auquel on fit grand honneur.

Après les remerciements d'usage à tous ceux qui avaient contribué au succès par leur assistance et leur généreux concours, on se sépara et les derniers échos répétèrent: Bon soir, au revoir.

Les recettes s'élèvent à $79.50.

• • •

Un impromptu organisé par la Société Coniférique eut lieu le 20 décembre, à la résidence de M. et Mme Arthur Freynet. Parmi les invités on remarquait: Mlles Degagné, MM. L. Degagné, O. Degagné et V. Degagné, de Bedford; MM. L. Laurencelle, G. Laurencelle, V. Laurencelle et E. Gauthier, de La Broquerie; M. et Mlle de la Giclais, de Winnipeg; Mlle B.-F. Bois, de Marchand; Mlle B. de Conick, de Saint-Boniface; M. et Mme Arc. Freynet, M. et Mme Ed. Freynet, M. et Mme M. Champagne, Mlle Y. Clément, M. W. Therrien, M. et Mme J. Lambert. Il y eut chant, musique et déclamations. On s'amusa ferme. Sincères remerciements à M. et Mme A. Freynet pour le chaleureux accueil offert à tous.

SOUTH JUNCTION

M. B. Savard et sa fille Antoinette, de Unity, Sask., ainsi que Mlle G. Savard, institutrice, de La Broquerie, étaient en visite chez leurs parents, M. L. Brisebois.

• • •

MM. A. Gagnon, de Little Falls, Minn., Eug. et Ed. Gagnon, de Minneapolis, étaient en visite chez leurs parents, M. E. Bérubé.

• • •

M. B. Brisebois, de Winnipeg, ainsi que Mlle B. Brisebois, du couvent de Saint-Norbert, prennent leurs vacances de Noël dans leurs familles.

• • •

Il y a quelques jours Mme Wenden, de La Broquerie, autrefois de notre paroisse, est venue revivre quelques beaux jours parmi nous. Elle est retournée très enchantée de son voyage.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone 28 870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. H.-M. Brassard, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 11 heures (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Bruneт et Boulet.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. p.m. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.